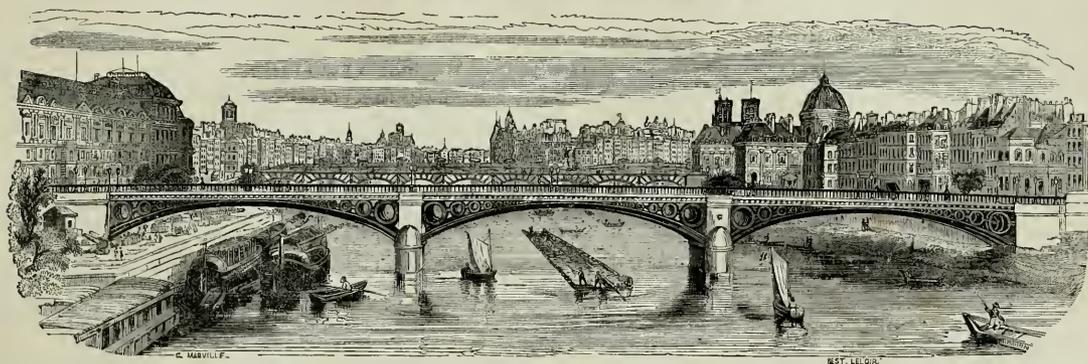


L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.



Ab. pour Paris. 3 mois, 8 fr. — 6 mois, 16 fr. — Un an, 30 fr.
 Prix de chaque N^o, 75 c. — La collection mensuelle, br., 2 fr. 75.

N^o 294. Vol. XII. — SAMEDI 14 OCTOBRE 1848.
 Bureaux : rue Richelieu, 60.

Ab. pour les dép. — 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 17 fr. — Un an, 32 fr.
 Ab. pour l'étranger, — 10 fr. — 30 fr. — 40 fr.

SOMMAIRE.

Histoire de la semaine. *Départ des colons pour l'Algérie.* — **De la propriété,** par M. Thiers, par Léon Pillet. — **Physiologie de l'Assemblée nationale.** *La suite des Pans Perdus.* — **Concours de peinture.** *Premier-deuxième grand prix accordés à M. Boulanger.* — **Exposition des croisés de Rome.** — **Le sac de Paris,** conte pour les départements, par M. Saint-Germain-Leduc. — **Courrier de Paris.** *Courses de Chantilly; nouvelles irribunes construites par M. Gréard; intérieur des irribunes.* *Course.* *Départ des sportsmen de Chantilly.* — **Les voyageurs nouveaux,** par M. X. Marmier. — **Les Charlistes et les Irlandais.** *Commission spéciale de Clonmel; chambre des jurés; Ouverture de la commission spéciale de Clonmel.* — **Un peu de tout,** caricatures par Cham. — **La république en province.** — **Chronique musicale.** — **Correspondance.** — *Horloge indiquant les heures dans les principales villes du globe par rapport au méridien de Paris.*

Histoire de la semaine.

On allait aborder la question de la présidence quand nous dûmes clore notre dernier bulletin. Un grand nombre d'orateurs s'étaient fait inscrire pour la discussion générale, mais on a pu croire un instant qu'aucun d'eux ne se présenterait à la tribune. Tous s'y dérobaient par une absence calculée ou par une renonciation à la parole; mais enfin M. Félix Pyat, qui avait écrit un discours, est venu le lire. La conclusion en était qu'il ne fallait pas de président.

M. de Tocqueville a rétabli et défendu les principes qui doivent servir de base à l'organisation des pouvoirs; il l'a fait avec talent, avec autorité; l'orateur s'est mis au niveau

du publiciste. L'opinion contraire, celle de la nomination du président par l'Assemblée, a trouvé un avocat distingué dans M. Parieu, qui s'est montré dialecticien habile et orateur plein d'avenir. M. Fresneau, dont le nom rappelle un premier et éclatant succès, n'a pas, en répliquant à M. Parieu et en défendant l'élection du président par le peuple, compromis ses premiers lauriers, mais il n'y a pas ajouté de palme nouvelle. Puis est venu le système de M. Grévy, qui était tout simplement le maintien du *statu quo* que l'Assemblée a provisoirement organisé. C'était, disait-il, le seul parti net à opposer à celui du suffrage universel, c'était la Convention légiférant et gouvernant. M. Jules de Lasteyrie a fait ressortir les inconvénients de ce système.



Départ du premier convoi des Colons pour l'Algérie, de Bercy, le 8 octobre 1848.

Après quoi M. Leblond a refait avec moins de bonheur le discours de M. de Parieu.

Mais est arrivé le tour de M. Lamartine, qui a restitué leur véritable nom aux systèmes qui voulaient abriter une présidence dépendante et précaire sous l'autorité d'une assemblée unique. Cela s'est appelé autrefois le Long parlement et la Convention; et par l'inévitable entraînement des usurpations, qui vont jusqu'à envahir le pouvoir judiciaire, cela finit par s'appeler la Terreur. L'unité du pouvoir exécutif disparaît au milieu de cette confusion, et il en résulte que la responsabilité s'égaré et disparaît aux yeux même de l'histoire. Aujourd'hui l'on ne sait plus à qui s'adresser de Collot-d'Herbois, Barrère ou de Danton, lorsqu'on veut demander compte à leurs véritables auteurs des actes dont le souvenir révolte les vrais et la conscience publique. Une image de M. de Lamartine à doucement et ingénieusement résumé toutes les considérations qui ont été développées pour faire ressortir ce qu'aurait de précaire et d'illuminé la position du président institué par l'Assemblée, condamné à jouer le rôle d'agent docile et passif et à subir le contre-coup d'une impopularité qui, si elle frappait l'Assemblée elle-même, ne manquera pas d'atteindre le favori du parlement. « Un tel président, a-t-il dit, ne serait pas un ressort, mais une aiguille destinée à marquer l'heure de vos caprices sur le cadran de votre constitution. » L'orateur a été non moins heureusement servi par son admirable langage et par le bonheur de ses métaphores quand il a combattu le danger prétendu des prétendants. Mais il eût dû s'arrêter là, et l'allusion qu'il a faite en terminant à un coup de dé, à un appel à la Providence; la perspective possible qu'il a fait entrevoir d'un dénouement qui ne laisserait plus aux fondateurs de la liberté républicaine que la triste consolation du vaincu de Pharsale; toute cette péroraison, de quelques magnifiques paroles que l'orateur l'ait décorée, allait contre le but qui se proposait d'atteindre.

On a passé aux amendements. Celui de M. Grévy, qui tendait à faire élire par l'Assemblée un simple président, fut repoussé par les ministres toujours révoqués, à être spirituellement mis à jour par les traits de M. Ferdinand de Lasteyrie. — M. Bac, au contraire, est venu le défendre dans un discours habile qui renfermait des arguments sans réplique contre la nomination par l'Assemblée d'un président de la République. — Après une causerie simple et de bon sens de M. de Saint-Gaudens, il a été procédé au vote et le scrutin de division a prononcé le rejet de l'amendement par 613 voix sur 801 votants.

Venait alors l'amendement de M. Leblond, auquel s'était réuni M. Flocon, la nomination du président par l'Assemblée. Ce système a été défendu avec une extrême chaleur par M. Martin (de Strasbourg). L'orateur a déclaré qu'en politique il n'était pas *anglican*, et que les républicains de la veille n'étaient que des enfants après de lui qui était républicain de naissance. Ceci a égayé l'Assemblée, mais malheureusement l'orateur n'a pas dit que cela : il a parlé pendant une heure. Toutefois, ayant eu l'heureuse pensée de se présenter au nom de la minorité de la commission de constitution, il a amené à la tribune M. Dufaure, organe de la majorité. C'est un vrai service que M. Martin (de Strasbourg) a rendu à l'Assemblée, service qui eût pu racheter l'inconvénient d'un discours, même de deux heures, car jamais M. Dufaure n'avait été plus net, plus concis, plus concluant. Il a esquissé en traits rapides la honnête histoire du gouvernement directorial, et il a présenté ce miroir aux malencontreux plagiaires de la Constitution de l'an III. Il a fait la lumière pour tous les esprits.

On allait mettre aux voix cet amendement pour lequel le pouvoir exécutif actuel laissait peu politiquement voir une préférence passionnée, quand M. Clément Thomas est monté à la tribune et a fait entendre aux *vrais républicains* un garde à vous. Il leur a fait voir des *escaphandres* dans les adversaires de l'amendement; mais, soit irrévérence, soit vue basse, personne n'a pris peur, et l'amendement de MM. Leblond et Flocon, qui devait servir de pierre de touche aux croyances vraiment républicaines, n'a obtenu que 211 voix contre 602. A la proclamation de ce résultat, on n'a remarqué du surprise que sur les bancs ministériels.

Cette chute a entraîné celle de tous les autres amendements. Le système de l'élection à deux degrés, mis en avant par MM. Lacrosse et Ardier-Ternaux, n'a trouvé qu'un fort petit nombre d'adhérents. Après avoir écarté diverses autres propositions, l'Assemblée a adopté à une immense majorité l'article de la commission portant que le président serait nommé au scrutin secret et à la majorité absolue des votants par le suffrage direct de tous les électeurs des départements français et de l'Algérie. Elle a décidé ensuite que, si aucun candidat n'avait obtenu plus de la moitié des suffrages, et au moins deux millions de voix, ou que si les conditions d'âge ou de nationalité n'étaient pas remplies, l'Assemblée nationale élirait elle-même le président de la République parmi les cinq candidats éligibles qui auraient obtenu le plus de voix.

L'Assemblée s'est occupée enfin des questions relatives aux conditions d'éligibilité imposées au président de la République. — Ces conditions consistent à être né Français, à être âgé de trente ans au moins; et à n'avoir jamais perdu la qualité de Français. — M. Deville demandait que la présidence ne pût être décernée à un lieutenant-général, et le développement de son amendement a été qu'une longue et personnelle causerie. L'homme qui a rendu tant de services au pays dans les jours de notre Hémisphère, qui a été le héros de la République, et qui ne s'est trouvé que les deux voisins de l'autour de l'amendement pour l'appuyer de leur vote. — Une autre proposition de M. Antony Thourret et de trois autres représentants avait pour objet de mettre en dehors de toute candidature les membres des diverses familles qui ont régné sur la France. Dans l'état des faits et de la législation, cette exclusion ne s'appliquait qu'aux neveux de Napoléon, ou plutôt à celui d'entre eux qui a été signalé

comme un prétendant. C'était un article de la constitution qu'on proposait de voter contre un homme. Ici, comme l'a dit M. Coquerel au nom de la commission unanime, exclure ce serait désigner.

M. Louis Bonaparte aurait pu se dispenser de monter à la tribune. Il y a paru cependant. Après ses explications, dont l'intention était louable, M. Antony Thourret a retiré son amendement. C'était un acte de bon sens auquel il n'a manqué que d'être accompli avec convenance. L'amendement, maintenu par ses autres auteurs, a été repoussé à l'unanimité moins quelques voix. Le droit du peuple a donc été proclamé sans aucune exclusion.

Le président sera élu pour quatre ans, et ne deviendra rééligible qu'après un intervalle de quatre années.

La discussion et le vote de la constitution ont été interrompus pour l'examen du projet de loi sur le crédit foncier. On sait que le comité d'agriculture avait approuvé et rendu sienne l'idée d'émettre, avec l'attache et la garantie de l'Etat, deux milliards de titres hypothécaires qui seraient remis aux propriétaires par une répartition départementale, et aurait couru forcé. M. Léon Faucher a, le premier, caractérisé les conséquences de la mesure : « Le papier-monnaie, a-t-il dit, c'est de la fausse monnaie. » — M. Turck, un des auteurs du projet, a trouvé peu de raisons pour le défendre; mais il a servi, par une citation tronquée de l'*Histoire de la révolution française*, à amener à la tribune M. Thiers. — Karent et orateur a été mieux inspiré que mardi; rarement il a traité d'une manière plus simple, plus attachante, plus intelligible pour tous les théories abstraites d'économie politique. Pendant plus d'une heure, l'Assemblée tout entière est demeurée sous le charme de cette parole éloquent et facile, sous l'empire de cette raison qui, suivant l'expression de M. Goudchaux, avait la précision et la certitude d'un chiffre.

Quoique l'Assemblée fût impatiemment de passer au vote, et n'eût prêté aucune attention à M. Beaumont de la Somme, qui avait succédé à M. Thiers, un succès était cependant réservé encore à un adversaire du projet, dans cette même séance. M. Goudchaux, au nom du gouvernement, est venu donner à l'Assemblée, des explications qui ont vivement captivé son attention. M. Goudchaux a fait acte de bon citoyen et prouve de bon ministre des finances. Il nous a montré une situation financière, dans laquelle, en admettant que le déficit sur les revenus indirects demeure longtemps encore le même que pendant les sept derniers mois, tous les services de la République sont assurés par l'impôt ordinaire, par l'encaisse actuel du Trésor, jusqu'à la fin de février 1850. Mais cette assurance deviendrait une illusion avec l'émission de deux milliards de chillions de papier garantis par l'Etat, qui ruinerait le crédit public, et nous précipiterait dans d'horribles catastrophes. M. Goudchaux a entraîné toute l'Assemblée par la loyauté et l'émotion de sa parole, quand, faisant ressortir combien il importait de maintenir le crédit public pur, sans reproche, il a rappelé que, lui aussi, il avait eu un jour malheureux dans sa vie, celui où, par une faiblesse involontaire, il avait consenti à la conversion des livrets de la Caisse d'Épargne en rente 5 pour 100 à 80, et des Bons royaux en 3 pour 100 à 55. Ses franches explications, ses sages avis ont porté le dernier coup à la loi.

Néanmoins l'Assemblée, pour que sa décision eût toute autorité, pour qu'on ne pût dire que la discussion, que la manifestation de la vérité avaient été étouffées, l'Assemblée a renvoyé la discussion au lendemain.

Les partisans du papier-monnaie ont été plus vaillants dans cette séance, mais ils n'ont pas été plus heureux. M. Flaudin, rapporteur du comité, a occupé la tribune pendant deux heures, avec une abondance de paroles qui ne manquent que de la chose essentielle : un bon argument en faveur du projet. On annonçait que M. Ledru-Rollin devait parler pour soutenir la doctrine du banquet rouge; M. Ledru-Rollin, qui est habile, ne défend ces sortes de questions qu'après dîner devant un auditoire qui ne sait pas répliquer. L'Assemblée, à la majorité de 578 voix contre 210, a rejeté le projet.

La fin de la séance a été consacrée à la discussion d'une proposition de M. Xavier Durieu relative à la suspension des journaux. La Chambre, après une discussion peu passionnée, a adopté la question préalable à la faible majorité de 345 voix contre 336.

Dimanche dernier est parti du quai de la Râpée le premier convoi de colons algériens expédiés à l'aide de l'important crédit récemment ouvert au ministre de la guerre par l'Assemblée nationale. Ce convoi se composait de deux cents familles formant un total de huit cents ruyans, à la tête du général Lamoricière, suivi de ses aides-de-camp, a été le passer en revue, leur remettre un drapeau et assister à leur embarquement. En confiant les couleurs nationales à l'un des colons, M. Gosselin, officier de la garde nationale de Paris, le ministre a fait entendre les plus nobles, les plus sympathiques paroles. Nous voudrions les pouvoir citer toutes; mais nous devons nous borner à ces seules phrases :

« ... Le gouvernement de la République connaissait toutes vos souffrances, toutes vos douleurs, permettez-moi de dire toutes vos misères. Depuis longtemps, il est fermement décidé à y porter remède. Mais ce qu'il veut, c'est un remède efficace, durable, définitif, pour ceux-là du moins qui voudront chercher l'aisance par les seules voies qui puissent y conduire, le travail et la moralité... »

C'est un travail intelligent et civilisateur d'achever ce que la force a commencé. La poudre et la baïonnette ont fait en Algérie ce qu'elles pouvaient y faire, c'est à la bêche et à la charrue d'accomplir leur tâche.

Vous vous associez à cette grande pensée patriotique; elle soutiendra votre courage et votre persévérance; ils ne failliront pas, et s'il était besoin de les soutenir, rappelez-vous que ces plaines que vous allez féconder de vos sueurs ont été longtemps arrosées du sang de vos frères de l'ar-

mée, qui l'ont versé pour vous et sans espoir de récompense.

« Avant de nous quitter, permettez à un ancien soldat d'Afrique de vous dire que, si jamais, en défrichant vos champs, vous trouvez dans les broussailles une croix de bois entourée de quelques pierres, il vous demande une larme ou une prière pour ce pauvre enfant du peuple, votre frère, qui est mort là en combattant pour la patrie, et qui s'est sacrifié tout entier pour que vous puissiez un jour, sans même savoir son nom, recueillir le fruit de son courage et de son dévouement. »

Après ce discours, suivi des cris de « Vive la République! Vive l'Algérie! Vive la France! Vive Lamoricière! » M. Dufaure, président du comité de l'Algérie, au nom de l'Assemblée nationale, et M. Trelat, président de la commission des colonies agricoles, ont prononcé aussi des allocutions vivement applaudies. Ensuite, monsieur le curé de Bercy est venu terminer la cérémonie par la bénédiction du drapeau et quelques paroles de fraternité chrétienne unanimement senties.

De l'extérieur les nouvelles sont la constatation de la présence du choléra asiatique à Londres et des événements nouveaux de la Hongrie au récit desquels nous aurons à consacrer un article spécial.

De la Propriété, par M. A. Thiers.

Chaque époque a ses hommes. On dit que la Providence tient toujours en réserve quelque supériorité spécialement applicable aux exigences des temps.

Ayant permis les prédications si profondément pernicieuses des Louis Blanc, des Blanqui, des Proudhon, des Raspail, et les rêves presque aussi dangereux des socialistes, elle nous devait la raison et le talent de M. Thiers comme antidote aux poisons que tant d'insensés versent à plaisir dans toutes les veines du corps social.

Un jour, M. Thiers venait d'obtenir à la tribune un de ces succès qui forcent d'interrompre la séance pour laisser à l'émotion le temps de se calmer. Un député, charmé de ce qu'il venait d'entendre, s'écriait en parlant à M. Royer-Collard : « Quel orateur!... quelle facilité!... que d'esprit!... — Vous l'insultez, répond M. Royer-Collard; ce n'est pas de l'esprit, monsieur, c'est du bon sens!... »

Un autre jour, M. Thiers, président du conseil, s'entendait reprocher par un membre de la Chambre des pairs de négliger un peu le palais de Luxembourg, on l'on n'avait que rarement le plaisir de l'entendre. « Ne croyez pas, répond M. Thiers, que je prise moins la tribune du Luxembourg que celle du Palais-Bourbon; mais, si j'ai un mérite qui me distingue quelque peu des orateurs que nous entendons tous les jours, c'est d'*assez bien prouver que deux et deux font quatre*. A la Chambre élective, où siègent tant d'hommes nouveaux, cette démonstration n'est pas toujours inutile; mais elle n'est guère de mise à la Chambre des pairs, composée d'hommes vieillis dans l'administration. »

Du bon sens et le don de prouver que deux et deux font quatre!... voilà des qualités de bien modeste apparence!... Rien n'est plus rare cependant. Précieuses en tout temps, elles sont, on peut le dire, mesurables aujourd'hui.

Suivant Danton, pour réussir en politique, il faut de l'audace, de l'audace et encore de l'audace.

Pour réparer le mal que nous font depuis six mois l'ambition, l'ignorance et l'érudition, que faut-il? Du bon sens, et encore du bon sens!...

Il nous faut le secours d'une raison assez ferme pour ne céder à aucun des entraînements du jour, pour ne se laisser éblouir par aucun mirage, pour ne mollir en présence d'aucun danger.

Pois, pour assurer le triomphe de cette raison, pour mettre la sévérité de ses conseils à la portée du pauvre qu'égaré la souffrance, pour démontrer la vanité des espérances que fait trop aisément concevoir à la misère l'impitoyable égoïsme de tant de faux amis, il faut ce que la spiritualité modeste de M. Thiers redoutait au de bien démontrer un théorème... il faut l'art de convaincre... le secret de persuader!

Cet art si nécessaire, ce secret si précieux, cherchez dans les annales de la France et du monde un homme qui les possède au même degré que M. Thiers! qui sache mieux mettre au niveau de tous les esprits les questions les plus graves de l'économie sociale, qui sache enfin faire une meilleure application de son expérience et de l'étendue de son savoir!

On trouver un langage clair et plus facile? une logique plus solide, plus saine, plus saisissante? quoi de plus propre à ramener les esprits égarés que cette conversation si vive, si abondante, si captivante l'auditeur. Instruit, l'émue, l'amuse et ne le laisse jamais partir sans l'avoir convaincu?

Je ne vous, quant à moi, rien de plus providentiel que l'existence de ce talent dans ces jours de crise; et, si j'avais l'honneur de gouverner la France, je ne croirais jamais pouvoir assez repandre l'admirable travail dont il vient de doter le pays.

Prenez l'ouvrier le plus ignorant, le plus aveugle, le plus accessible aux mauvais conseils de l'envie, le plus irrité enfin contre un ordre social que tant de sophistes lui dénoncent comme la source de ses souffrances; obtenez de lui qu'il lise ou consente à entendre trois ou quatre chapitres de l'ouvrage de M. Thiers, et je gage qu'il ne voudra pas rester en chemin; il dévorera la lecture de l'ouvrage entier avec non moins d'ardeur, et, certes, plus de fruit que s'il s'agissait de quelques nouveaux *Mystères de Paris* ou de quelque nouvelle équipée des *Trois Mousquetaires*! Puis, quand il aura lu, je gage qu'il sera moins tenté de tirer lui-même les sources du travail et de l'aisance, en conspirant contre l'ordre et la propriété.

A l'aide du merveilleux procédé de M. Thiers, faites-lui voir les conséquences inévitables des attentats qu'il commet chaque jour contre lui-même en s'armant contre sa vraie, sa seule protectrice, la civilisation, fille de la richesse. Conduisez-le par avance dans cet *eldorado*, cette terre promise, ce paradis du communisme où régnera désormais, de par le citoyen Cabot, l'égalité de la paresse et de l'ignorance! Avant d'y entrer, faites-lui déposer à la porte toutes les libertés dont il jouit jusqu'à ce jour, même sous les despotes les plus intolérants; démontrez-lui que, pour s'élever à la hauteur de la position que lui fera la société nouvelle, il doit commencer par arracher son cœur ces sentiments antinaturels et vulgaires qu'on appelle, dans notre société venimeuse, la tendresse conjugale et l'amour paternel! Dites-lui que l'amitié même sera proscrite à jamais, ou que, si, par une inconséquence des plus grossières, on veut bien tolérer encore quelques affections, au lieu d'être un bon-heur, elles deviendront un supplice; car, est-il un supplice plus cruel, plus poignant que d'aimer les gens sans pouvoir leur prouver son amour? ... que de voir souffrir un ami, un pere, un enfant, et de se dire: Pour améliorer, en quoi, ce soit, la position d'un être qui ni est plus cher que la vie, ni me fait procurer un avantage semblable aux trente-six millions de frères que ni je donne pas M. Cabot! Pour augmenter d'un franc la fortune de mon fils, il me faut faire gagner à l'Etat trente-six millions!

Lisez à l'ouvrier l'admirable chapitre des fonctions de la richesse dans la société, cette démonstration si claire, si lumineuse, des avantages sans nombre qu'assure aux classes pauvres l'existence des fortunes qu'on lui fait détester. Montrez-lui le bon marché des vêtements qui le couvrent résultant, par une conséquence inévitable, des progrès qu'a fait faire à la fabrication la mollesse d'une coquette ou le caprice d'un dandy! Faites-lui comprendre comment un homme de loisir, appliquant aux progrès des sciences et des arts une pensée libre et dégagée des mille entraves que lui imposait le soin d'assurer son existence, fait souvent en un jour plus de bien au monde entier que n'en ferait à la millième partie de ce monde le produit accumulé de tout le superflu que dépensent en cent ans tous les riches de la terre! Faites-lui toucher du doigt ces vérités et tant d'autres qu'on rendues si palpables l'expérience et le bon sens personnifiés dans le talent de M. Thiers, et vous le dégoûterez pour jamais de l'émeute! vous épargnera la pauvreté du trésor des millions perdus en secours insuffisants, et aux populations que pervertit l'ignorance, des années de misère et des torrents de sang.

Mais pour être, par l'effet de sa merveilleuse clarté, à la portée de l'intelligence la plus vulgaire, le livre de M. Thiers est d'un ordre moins élevé? N'a-t-il de prix que pour l'ignorance des classes pauvres et ne mérite-t-il qu'une place secondaire dans la bibliothèque des hommes de science?

Non certes! avant peu, le livre *De la Propriété* sera, non-seulement l'évangile social des classes ouvrières, mais, par cela même et peut-être plus spécialement encore, celui des économistes les plus éclairés.

Jamais, à aucune époque, sujet plus important ne fut étudié avec plus de conscience; jamais travail plus utile ne fit admirer les ressources d'une sagacité plus merveilleuse au service d'une raison plus saine et plus élevée.

C'est un traité complet, un livre classique, un code que ne peut négliger aucun homme d'Etat. En sais plus d'un qui doivent regretter amèrement de ne l'avoir pas eu pour achever leurs études, avant d'entreprendre la direction de nos affaires. J'ai du moins assez de confiance en leur loyauté pour croire que, s'ils l'avaient pu lire quelques mois plus tôt, ils nous auraient épargné et se seraient épargné à eux-mêmes bien des fautes.

Après avoir si imparfaitement indiqué la marche, le but, la portée du livre de M. Thiers, faut-il parler du style, partie si accessoire dans les productions de cette plume si féconde? Et d'abord, pour juger M. Thiers comme écrivain, j'ai une question à me faire: Est-ce que M. Thiers écrit? Pas le moins du monde! il parle, il cause, il improvise; et, s'il prend la plume, c'est pour sténographier son discours.

Il est d'ailleurs tel chapitre de son dernier ouvrage qui ne le cède en rien, même sous le rapport du style, à ce que la langue française a produit de meilleur. Comme l'expression chez lui suit toujours la pensée, quand la pensée s'élève le style monte avec elle, aussi puissamment, aussi large, aussi coloré dans les plus chaleureux clans de l'inspiration que simple et modeste dans l'abandon de la causerie.

Il est enfin des chapitres où, sans le chercher, M. Thiers se montre au lecteur sous un jour nouveau.

Jusqu'à présent le public a pu juger en lui le publiciste, l'historien, le ministre, l'orateur. Certains passages du livre *Sur la Propriété* feront aimer l'homme, comme l'aiment tous ceux qui le connaissent. C'est plus qu'un grand penseur, qu'un grand écrivain, celui qui a jeté dans les chapitres sur *la Famille* une foule de réflexions si vraies et si touchantes. La loquacité du cœur s'y révèle à chaque phrase; tout y est marqué au cachet de l'homme de bien.

Celui-là, savez-en sûr, a plus de vraie clarté, plus d'entraînes pour les souffrances de la classe pauvre, tout en ayant le courage de lui dire la vérité, qu'une foule de charlatans qui la flattent et l'égarant, la ruinent sciemment, sous prétexte de l'enrichir, et la font mitrailler au service d'ambitions sans pitié!

Dans quelques centaines d'années, privé de là-propos qui double aujourd'hui sa valeur déjà si grande, ce livre n'en restera pas moins comme un sujet d'études pour les économistes et les philosophes à venir. Pour l'historien, sa date ne sera pas moins curieuse. Un jour viendra sans doute, et peut-être n'est-il pas loin, où l'on se demandera comment, en 1848, une telle cause put avoir besoin d'un tel défenseur.

LEON PILET.

Physiologie de l'Assemblée nationale.

I.

LES SALLS DES PAS-PERDUS.

Les rois et les pendants de la terre passent leur vie à instaurer, à ajuster, à embellir des palais qu'ils n'habitent point. M. Guizot, ce brillant logé trop à l'étroit, élevait un splendide hôtel pour les affaires étrangères, quand la mort politique vint le frapper. Ce pauvre M. Sauzet, emblème de l'immobilisme dans le fauteuil parlementaire, qui pouvait croire à un hymen perpétuel entre son bras paternel et la sonnette présidentielle, poussait, avec un zèle qui témoignait de la plus tendre des sollicitudes, de celle qui commence au legis, les travaux d'art de la résidence princière qu'il inaugurerait trois mois après, sous des lambris Pompadour, M. Armand Marrast par les premiers concerts et les premiers bals de la naissante république. Enfin, peu de jours avant la dernière ouverture des dernières Chambres, le dernier gouvernement complétait les embellissements du palais dit législatif et était devenu une réunion nombreuse d'artistes, de critiques et de littérateurs, les peintures dont Eugène Delacroix, par son ordre, venait d'illustrer la bibliothèque de la Chambre des députés, mais surtout le plafond où le regne venait d'être picturalement sa pensée secrète — le plafond de la salle des Pas-Perdus, qui désormais dut s'appeler *Salon de la Paix* à tout prix.

M. Horace Vernet, qui joint à une intelligence fort vive une souplesse de main merveilleuse, comprit ce qu'on voulait de lui et rendit admirablement dans son œuvre cette façon de marasme et d'engourdissement soporifique, qu'on baptisait du nom de *paix*. Dans un compartiment, il nous représenta la *Paix distribuant ses faveurs*, la Paix, dans le costume classique et sacramental, trônant dans un cercle d'usines, de chiménies et de fumées de fonderies; dans les deux autres, l'*Industrie et les divinités marines chassées par la vapeur*. Cette Industrie est un génie que l'on voit la flamme au front, parfaitement nu de sa personne, et s'accoudant sur le tender d'une locomotive dont il manœuvre le piston avec l'aisance d'un chauffeur. Plus loin, c'est le cortège squeumex et folâtre des Néréides, glauques filles de l'Océanie, sirènes, tritons, effarouchés par les palettes d'un gigantesque psychrope. Ainsi, voilà à quoi cette paix aboutit pittoresquement: à des nageuses qui s'enlèvent devant un bateau à vapeur et à l'exhibition en plein désahablé — ici d'un mécanicien du chemin de fer de Rouen — là d'une belle dame vêtue de gaze qui paraît se complaire particulièrement dans un nuage de fumée de houille.

Autour de cet amas d'usines éteintes

Règne tout un cordon de figures pressées,

mais du moins vêtues, cette fois, de magistrats, de députés, de bourgeois, d'ex-pairs, de soldats de la ligne, de gardes nationaux coiffés de l'historique bonnet d'ourson, sublime théorie rassemblée là pour voir — quoi? Les divinités mécaniciennes du plafond, ou le défilé quotidien des législateurs proposés à la conservation de si doux loisirs? Nous ne saurions le dire au juste: ce qu'il y a de certain, c'est que le peintre avait ou ne peut mieux compris le monarque et saisi l'idéal grandiose de l'an de rail-way où il écrivait cette page.

Deux bronzes sur leurs piédestaux, le *Laeoon* et le groupe d'*Arrhie et Patus*, disposés aux deux extrémités de la pièce, complètent, avec une Minerve colossale placée au centre de la salle entre les deux tambours qui donnent accès dans l'intérieur de l'édifice, le décoratif fort simple, somme toute, de la salle des Pas-Perdus, ou, si on le veut, du salon de la Paix de l'Assemblée nationale. Il ne faut pourtant pas oublier un assez méchant buste de Liberté en plâtre, qui semble s'humilier et se faire petit aux pieds de la Sagesse antique. Est-ce à dire que l'Assemblée nationale s'égide et les inspirations de l'autre? Soudainement. — Naguère on voyait dans cette salle une statue de Mirabeau; elle en a été déportée, et c'est tout simple: le plafond et le salon de la Paix n'avaient que faire d'abriter et de contenir l'audacieux tribun qui porta le défi à la force des baionnettes. Puis, cette grande figure dressée au seul du temple sur le passage de la moderne élocution parlementaire n'était peut-être pas précisément du goût de cette dernière. A ces causes et à quelques autres, l'orateur-géant de la première Constituante devait aller chercher fortune ailleurs. Il nous semble l'avoir aperçu, en passant, dans le coin assez obscur de quelque salle intérieure.

Quant au *Laeoon* et à l'*Arrhie et Patus*, nous nous sommes longtemps demandé, de bonne foi, en vertu de quoi ils étaient là, et ce que leur présence pouvait symboliser en pareil lieu. Le choix, à vrai dire, nous semblait assez étrange; il n'avait rien d'essentiellement législatif, nous le croyions du moins, quand un représentant de nos amis, homme d'esprit et de clarté, interrogé par nous sur ce point épineux, nous en a donné aussitôt l'explication suivante, dont nous nous empressons de faire part à nos lecteurs:

« Le *Laeoon*, nous dit-il, c'est l'image frappante de la corruption élançant de ses mille anneaux et de ses impures étreintes le député récalcitrant — y compris ses deux fils, emblèmes du nepotisme, et dont l'un sera sous-préfet, l'autre receveur des finances.

« Quant à l'*Arrhie et Patus*, ce n'est pas autre chose que la continuation, la solution, le complément de l'allégorie précédente. Arrhie s'enfonçant le poignard dans le sein, et disant à Patus: *non dolet!* c'est la conscience exécrante qui crie à l'homme public déjà plus d'une moitié livrée, au Patus qui hésite encore, au Laeoon garrotté, mais essayant de se débattre. « Ami, le mal n'est pas si grand! » — Patus suit le conseil, car il n'a plus de femme: le dé-

puté succombe et s'exécute enfin; car il n'a plus de conscience!

« Que dites-vous du commentaire? N'est-ce pas que, *se non verba, e ingenioso e ben trovato?* — Il va sans dire qu'il s'applique uniquement à l'ancienne chambre, celle des trois cents *suffrains*, dont ne faisait nullement partie notre ami le commentateur; il s'agit d'ex-députés, non certes de *représentants*! — *D'un moine? non, mais d'un dervis.* — C'est pourquoi, si l'explication est prise pour bonne, le Laeoon et l'Arrhie et Patus ne seraient plus que deux anachronismes en bronze, déshonorant du souvenir de leurs débordements mythiques le chaste salon de la Paix; et cependant, chose singulière, tel est dans ce pays le culte des traditions qu'on les y laisse.

Quant au plafond d'Horace Vernet, il est toujours de circonstance, puisque jusqu'à présent c'est au nom de la paix qu'on administre et qu'on gouverne. Seulement les journeaux d'usines ne fonctionnent plus; les métiers ont cessé de battre, et les nuages de la houille, cet autre *bienfait de la paix*, ne s'étendent plus en flots noirs autour de nos grandes cités. Hélas! l'un ou deux manquent donc, puisque nous n'avons plus — Cela durera-t-il? — les fumées de la gloire, ni celles de la paix?

La salle des Pas-Perdus n'a guère plus changé de physiologie que de décoration depuis le 24 février. C'est toujours à peu près le même personnel et ce sont les mêmes usages. Remarque bien que je ne dis pas, et pour cause, les mêmes mœurs. En fait d'innovation, je ne vois guère que la création des *gardiens* spéciaux de l'Assemblée, pour la plupart héros de février, qu'on a récompensés d'un uniforme et d'un képi bleus, avec mission de veiller aux portes et de contenir la foule turbulente des demandeurs de préfectures et de billets.

Ce sont les mêmes garçons de salle en habits bleus à collet et parements rouges, qui reçoivent et transmettent à la grâce de Dieu, les cartes ou billets adressés aux représentants, et s'écrient de la même voix de Stentor: « Qui a demandé monsieur un tel? » lorsqu'un des neuf cents apparaît sur le seuil, cherchant des yeux un de ses cent mille électeurs qui l'a fait demander, et qui, après trois heures de *pas perdus*, s'est décidé enfin à évacuer la salle.

Les mêmes coquets et les mêmes commérages parlementaires alimentent les conversations des promeneurs habituels de la salle des Pas-Perdus, car elle a son public fidèle et à peu près invariable depuis trente ans, comme le foyer du ci-devant Théâtre-Français. Il se fabrique là tous les jours, s'embellissant et s'accroissant des détails qui naissent du choc de vingt narrations successives, assez de nouvelles pour défrayer toute la presse parisienne. C'est une espèce à part, une petite république singulièrement cosmopolite et hétérogène que celle des braves gens qui forment le noyau de la salle des Pas-Perdus, et croiraient faillir au plus saint de tous les devoirs s'ils manquaient un seul jour à y paraître, s'ils incrustaient comme la perle à l'huître, ou, pour parler plus juste, comme le mollusque à son banc. Il y a, selon l'expression de Méry, les *non-députés*, ceux qui ont failli l'être ou ceux qui l'ont été et brûlent de le redevenir. Parfaits à ces ombres plaintives que repousse le vieux nocher faule de l'obole de rigueur, ils côtoient sans cesse les rives inhospitalières de la représentation nationale et ne peuvent s'en détacher. A l'effet de toutes les vacances, ils imaginent peut-être, par cette espèce de stage, augmenter leurs chances à venir, et se font de députation pour adoucir la plaie éternellement saignante d'une candidature malheureuse et d'une ambition trônée.

Il y a à la quête des nouvelles, les politiques émérites dont le bonheur ineffable consiste à s'élever les premiers dans la ville pour y répandre un faux bruit, une supposition plus ou moins hasardee, et à discourir du matin au soir sur la chose publique, qui irait de travers s'ils ne plaçaient leur mot sur l'événement de chaque jour.

Il y a les solliciteurs, race colossée et intrépide, qui attendent patiemment de midi à six heures, et cela durant des semaines, des mois, des trimestres entiers, leur député ou leur ministre pour obtenir de lui au passage un mot, un regard, ou tout au moins lui dire par leur contenance: « Me voici! *ergis mein nicht.* — A la bonne heure! voilà une fleur à imiter, une fleur modèle qui sait se pousser dans le monde et ne souffre pas qu'on l'oublie, tandis que la violette, avec ses mœurs sylvestres, n'obtiendra jamais rien, pas même une ambassade, pas même un bureau de tabac! On médié des solliciteurs: j'avoue que je ne puis me défendre pour eux d'une admiration profonde et d'une pitié sympathique. On ne sait pas assez ce qu'il faut d'héroïsme et d'une misère pour tendre la main au pouvoir, pour entreprendre et poursuivre, au jour où nous vivons surtout, la conquête d'un emploi public!

Il y a des provinciaux naïfs subrepticement introduits, grâce à quelque fraude amicale, dans la salle des Pas-Perdus, et aspirant à voir de près certains grands hommes de leur prédilection enthousiaste, et il y a les *cicérons* de cette espèce de curieux, tout pénétrés de l'importance de leur office, mauvais plaisants, du reste, et abusant parfois du bon vouloir de leurs clients, à ce point de leur exhiber M. Labossière pour M. Louis Blanc, ou de leur présenter M. de Lamartine sous les traits et sous l'apparence de M. Anthony Thourout.

Outre les gobe-mouches, il y a les mouches du cochon qui se sont donné la mission d'emporter tel ou tel décret à la pointe d'une harangue et d'un scrutin de division, et tout par philanthropie pure, et, dans l'espérance d'un si beau résultat, élisent domicile dans la salle des Pas-Perdus, où ils ne cessent de bourdonner sur l'attelage parlementaire.

Il y a les *amis des grands hommes*, scélérats et thuriféraires de profession, qui attendent l'oracle à la sortie de la tribune pour être les premiers à lui offrir le grain d'encens de leur enthousiasme à propos d'un discours qu'ils n'ont pas entendu, supposant bien qu'ils ne seront pas des derniers à

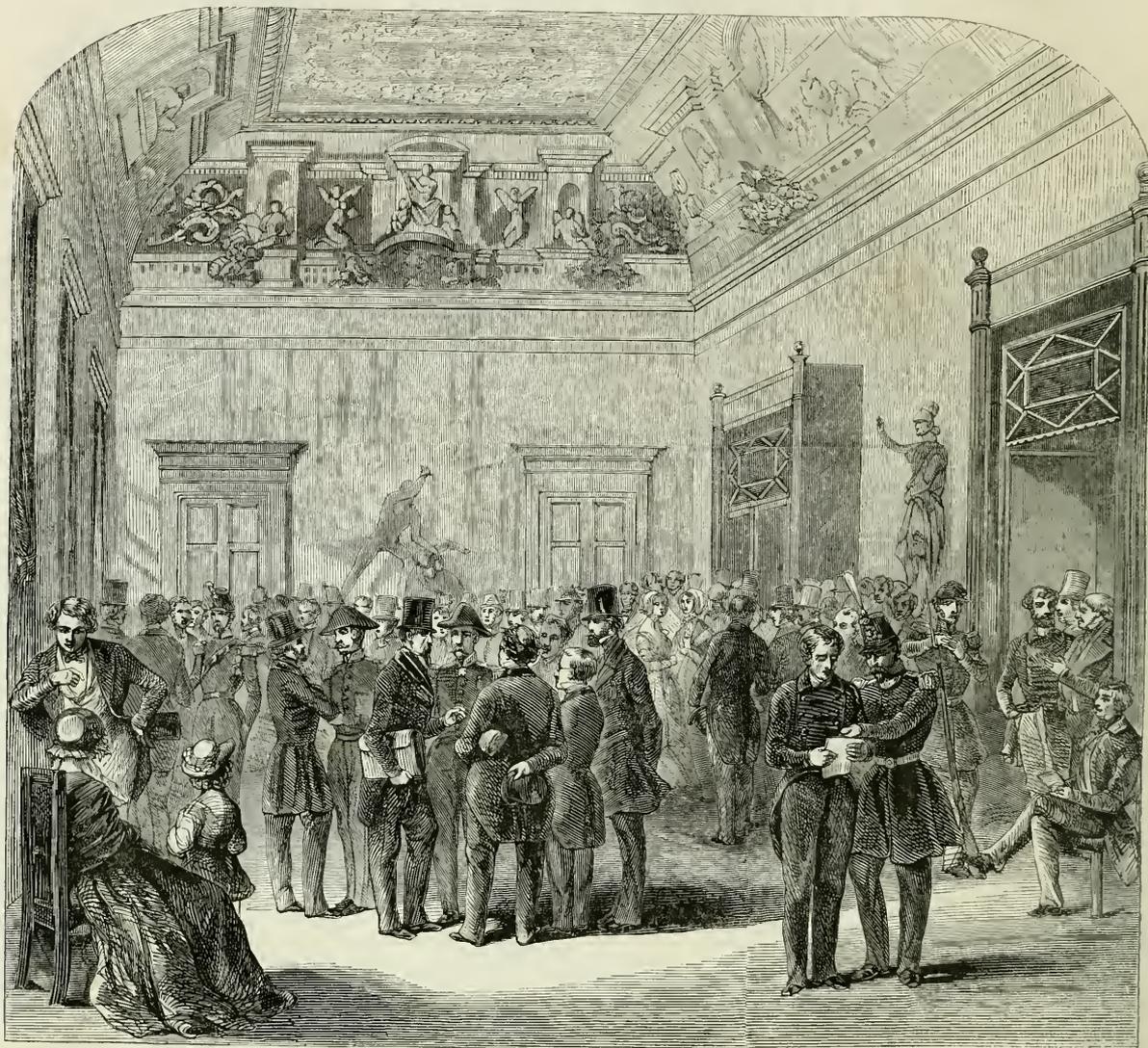
être placés quand l'oracle sera ministre; enfin les grands hommes eux-mêmes, qui viennent conférer familièrement avec les journalistes chargés du soin de leur gloire quotidienne, leur donner le mot d'ordre et savoir d'eux en retour l'état de l'opinion publique, tant sur leur discours de la veille, que sur leur attitude du jour et leur tactique du lendemain. De tout temps les chefs de parti à la Chambre ont eu leur journal. A plus forte raison en est-il de même aujourd'hui où la plupart des hommes de quelque importance ont leur organe avoué ou *désavoué* selon le cas, témoins MM. Thiers, Lamartine, Victor Hugo, Ledru-Rollin, Odilon Barrot, Considerant et plusieurs autres.

Des représentants moins illustres entrent en fréquents

pourparlers avec deux ou trois écrivains très actifs qu'on voit assis autour d'une table carrée dans un angle et près de la porte que franchissent les députés pour gagner la salle des séances. Ces écrivains recueillent non-seulement les bruits politiques, mais le bulletin journalier des travaux intérieurs, discussions, rapports, discussions des comités et des bureaux de l'Assemblée, en un mot, la chronique locale. Ils trouvent rarement, s'il faut en juger par les apparences, l'obligance de messieurs les représentants en défaut, et c'est à leurs communications pressées qu'ils doivent de pouvoir annoncer à la France que « sur le huitième amendement proposé au paragraphe 3 de l'article 48 du projet de loi en discussion, l'honorable M. Branchu, d'une

Loire ou d'une Charente quelconque, s'est exprimé au sein du 9^e bureau avec la plus grande vigueur, qu'il a fait partager son opinion à trois membres, et qu'au 12^e l'éloquent citoyen Dardillon vient d'obtenir sur la question des prairies artificielles un immense succès oratoire ».

Légalement parlant, c'est-à-dire selon le règlement de la Chambre, les représentants seuls et les rédacteurs des journaux ou revues, régulièrement munis de cartes, ont droit d'entrée et de parcours dans la salle des Pas-Perdus; mais cette restriction, en dépit des efforts des citoyens-questeurs, est et sera toujours enfreinte. Quelqufois même, dans certaines circonstances graves, comme les journées de juin, le procès de MM. Louis Blanc et Caussidière,



Salle des Pas-Perdus.

l'accès du salon de la paix est interdit aux journalistes, par une rigueur dont les représentants sont les premiers à se plaindre, et qui n'a d'autre effet que de laisser déserte ou envahie par les plus stériles colloques une salle à peu près inutile aux députés, puisqu'une vaste salle des conférences leur est affectée spécialement et exclusivement dans l'intérieur de l'édifice.

Habituellement, les personnes qui attendent des billets, une réponse aux lettres qu'elles ont fait parvenir à des représentants, ou ces représentants eux-mêmes, ne sont point admissibles dans le salon de la Paix; elles stationnent dans deux vestibules latéraux. L'un muni de bancs et où sont étalés quelques-uns des chefs-d'œuvre promenés à la fête nationale du 21 mai et offerts par les corps d'état à l'Assemblée, celui des tapisseries, entre autres, et celui des charpentiers; l'autre, pour tout meuble, garni d'une lampe ou

de la lampion modeste en dit plus qu'il n'est gros; il témoigne d'une conquête démocratique; il représente le seul

changement important survenu depuis février dans l'économie intérieure de la salle des Pas-Perdus; il consacre la liberté du cigare et proclame pour lui le droit d'allée, de venue et de combustion sous abords du palais de la Représentation nationale. On fume rarement au salon même de la Paix, bien que cette licence ait été souvent prise durant les premiers jours; mais le vestibule de gauche, celui qui conduit au jardin de la présidence, est toujours parfumé d'un nuage odorant de bitakié, de maryland, voire du tabac égalitaire par excellence qu'affectionnent, surtout roulé en cigarettes, les vrais amateurs dont il paraît siéger bon nombre sur les divers bancs de l'Assemblée nationale.

A ce détail près et à part l'apparition accidentelle de quelques individualités excentriques, de quelques costumes pittoresques fort clairement dans la foule des représentants, tels que ça et là un évêque, un agriculteur breton en grand costume de Landernau ou de Tréguier, un mulâtre du Fort-Royal, un nègre de la Pointe-à-Pitre, un portefaix en veste, rien ne justifie sur le seuil de l'Assemblée natio-

nale la curiosité ni l'attente des provinciaux ou étrangers agglomérés chaque matin sur le passage des neuf cents députés de la souveraineté populaire. On cherche des yeux les nombreux ouvriers que l'on sait faire partie de la Constituante; on ne les trouve pas, et l'on est tout surpris de constater que rien n'est moins dissemblable qu'un ouvrier et un bourgeois. J'entends du moins un ouvrier parlementaire. C'est à peine si l'œil le plus observateur parvient à distinguer, à certains airs prompts, à un menton rasé de près, à quelque chose de symétrique et de compassé dans la démarche ou dans la mise, dans tous les cas à des indices peu apparents et fort trompeurs, les anciens députés des classes privilégiées des élus de la démocratie pure. Superficiellement, rien ne paraît changé; mais il en sera tout autrement quand nous irons au fond des choses, et lorsque nous pénétrons du vestibule dans le sein de l'Assemblée même, ou nos lecteurs voudront bien nous suivre, nous l'espérons du moins, si toutefois est incolore frontispice nu les à point trop rebuts.

École des Beaux-Arts.

EXPOSITION.

GRANDS PRIX: SCULPTURE, PEINTURE,
ARCHITECTURE.

ENVOIS DE L'ÉCOLE FRANÇAISE DE ROME.

Concours de bas-relief *Mercurc formant le caducée*. Le premier grand prix a été obtenu par M. L.-F. Chabaud, élève de M. Ramus et de M. Pradier, et le second grand prix par M. Guil. Bonnet, élève de MM. Gavard, Ramey et Dumont. Chacun des deux lauréats a en outre exécuté son bas-relief en médaille. Le bas-relief de M. Chabaud a peut-être perdu quelque chose à cette transformation, tandis que celui de son rival y a gagné. La maigreur des formes que M. Bonnet a données à son Mercure est devenue de la lézardeté dans les proportions de la médaille. Au contraire, le Mercure de M. Chabaud, qui, dans le bas-relief, agréé par la rondeur de ses formes, n'est pas très éloigné de paraître un peu lourd sur la médaille. Il est, du reste, d'un style puise aux meilleures sources. Moins élève et surtout moins grec, celui de M. Bonnet ne manque pas d'une certaine élégance naïve ou pourrait se lire la promesse d'un talent original.

Ronde bosse. *Philoctète, quoique blessé, obéit aux ordres des dieux qui l'appellent au siège de Troie*. Premier grand prix: M. Thomas, élève de MM. Ramey et Dumont. Deuxième grand prix: M. Roquet, élève de MM. Duret et Drolling.

Le Philoctète de M. Roquet est d'un beau jet et d'un vigoureux élan. M. Roquet n'a oublié qu'une chose: la blessure de Philoctète. Il fait porter tout le poids du corps sur le pied même qu'a percé la flèche empoisonnée d'Hercule. Y a-t-il au moins dans les muscles de la jambe une contraction qui trahisse la douleur? Non. Une bandelette environne le pied, voilà tout. M. Thomas est beaucoup mieux entré dans le sujet qu'il avait à rendre. Le haut du corps et surtout la tête appartiennent aux dieux; les jambes et surtout le pied



Prix de Rome. — Saint Pierre chez Marie. — Premier second grand prix accordé à M. Bouloger.

blessé appartient à la douleur. Le contraste entre ces deux sentiments a été habilement rendu. Il y a plus de fougue dans le talent de M. Roquet; il y a plus de réflexion et de maturité dans celui de M. Thomas.

Tête d'expression. C'est M. Roquet qui a obtenu le prix. Un très vif accent de vérité respire dans son travail.

Peinture. Concours de composition. *Saint Pierre, délivré par un ange, retourne chez Marie qu'il croyait morte*. Cette année il n'y a pas eu de premier grand prix. Deux seconds grands prix ont été décernés, l'un à M. Rodolphe-Claranéc Boulanger, élève de MM. De-larocque et Jollivet; l'autre à M. Bouloger, élève de M. Picot. M. Houssez, autre élève de M. Picot. M. Houssez a fait appel à un moyen qui ne lui était pas interdit, mais dont l'emploi est mieux convenu à une œuvre tout à fait indépendante qu'à un tableau de concours. Il s'est servi d'une lumière artificielle pour éclairer ses personnages; de la un clair-obscur plus piquant; mais, encore une fois, les luttes classiques doivent s'engager au grand jour, et c'est dans une autre arène qu'il est permis aux jouteurs de cacher derrière les ombres plus épaisses et l'éclat plus brusque d'un jour factice les faiblesses d'un pinceau et d'une palette inexpérimentés.

M. Bouloger a été plus sincère. Il s'est contenté des ressources qu'un effet d'intérieur pouvait lui fournir. Malheureusement, en cherchant la manière du Guerchin, il est tombé dans la monotonie, parfois même dans la dureté. Toutes les figures sont éclairées de la même manière et souvent avec la même puissance. Erreur plus grave: il n'a pas toujours fait preuve de correction et d'étude.

M. Claranéc Boulanger est bien évidemment supérieur à ses deux concurrents; mais il est loin d'être sans reproches. Saint Pierre et Marie sont gigantesques. Marie, en outre, rappelle trop les vierges de Raphaël. Le jeune garçon, en tunique blanche et en bottines rouges, est d'une attitude forcée, et le ton de sa chevelure ressemble à



Exposition des envois de Rome dans une des salles de l'École des Beaux-Arts.

tout excepté à des cheveux. Le jeune homme, en tunique bleue et à la barbe blonde, se rapproche un peu plus de la nature; bien qu'il en soit encore loin par l'étrangeté de son profil. Restent, sur un plan plus reculé, deux figures d'homme, l'une à barbe rousse, l'autre à cheveux noirs, qui nous ont le para d'un excellent sentiment de couleur. En somme, M. Boulanger entend la composition et le coloris, mais il a un penchant au bizarre, dont il faut qu'il se débarrasse, s'il veut, au prochain concours, emporter le premier prix qui n'a pas été décerné cette année.

Deuxième figure peinte. Prix: M. Zier. Mention honorable: M. Baudry. Nous croyons qu'il y a plus d'avenir dans celui-ci que dans le premier. Le talent de M. Zier est correct, mais froid. M. Baudry brosse avec une sorte d'empatement, mais on sent la vie dans son pinceau. Il abuse des tons verdâtres, mais c'est très souvent par ce défaut que déboutent les coloristes.

Tête d'expression. Prix: M. Chaplin. Mention honorable: M. Boulanger. Ici, c'est M. Boulanger qui s'est montré froid, et c'est M. Chaplin qui, au moment d'avoir abordé le modèle de face et non de trois quarts, comme son rival, a su joindre un véritable talent de coloriste. Titre de supériorité encore plus recommandable: il a été expressif; et, sous son pinceau, le dessin est si étroitement uni à la couleur qu'il serait difficile de dénicher vers laquelle de ces deux qualités l'artiste se sent particulièrement enraîné.

Arche de lecture. *Un projet de Conservatoire des arts et métiers.* Premier grand prix: M. Garnier, élève de M. Lebas. Deuxième grand prix: M. Han, élève de M. Gauthier. Mention honorable: M. Lebouteux, élève de MM. Huyot et Lebas. De beaux lavas, de riches détails; mais un sentiment assez vague de ce qu'on appelle l'architecture appliquée.

Gravure. Grand prix: M. Jacques Douvax, élève de M. Martinet. Du moelleux dans le burin, mais peu de variété dans les travaux.

Envois de Rome. *Sculpture.* La *Vérité*, statue en marbre par M. Cavalier, élève de cinquième année. *Pénélope endormie*, par le même. Ce dernier morceau nous paraît de beaucoup supérieur à l'autre. Il est juste d'ajouter qu'il présentait moins d'obstacles à vaincre. Une statue assise et vêtue ne peut, à cet égard, se comparer à une statue debout et entièrement nue. La *Vérité* est bien entendue de chairs et d'attitude. Peut-être est-elle trop charnue; et le geste du bras gauche, qui ôte le dernier voile, manque de simplicité. Cette statue, d'ailleurs, n'étant pas encore achevée, nous ajournons notre jugement définitif. La *Paque dansant* de M. Lequesne, élève de troisième année, rappelle assez fidèlement l'antique. M. Guillaume (deuxième année) a envoyé deux copies. L'une d'après l'Amazone du Capitole, l'autre d'après le cénotaphe des Gracques.

Peinture. Le *Gaulois captif* de M. Barriat (troisième année) mérite seul d'être particulièrement signalé. Largement dessiné, bien entendu comme expression et comme composition, il plaît aux regards et il enlève le cœur. Nourrissant une ambition beaucoup plus haute, M. Biennurry, élève de cinquième année, a cru pouvoir aborder un sujet beaucoup plus compliqué; il a représenté le mauvais riche au milieu de ses fausses joies et le pauvre Lazare au milieu de ses douleurs apparentes. Aux éléments bien connus de la tradition, M. Biennurry a cru devoir ajouter l'ange gardien du mauvais riche et l'ange gardien de Lazare. Le talent ne manque certes pas à cette grande composition; ce qui, selon nous, y manque, c'est précisément l'art de la composition. Aucun ensemble, aucun effet raisonné, chacun y tire à soi. Nous y notons surtout d'un doigt reprobatrice certain esclave qui monte vers le lit de son maître et qui présente la plus étrange combinaison dont nous ayons souvenir.

L'Achille de M. Léon Benouville (deuxième année), et **L'ange déchû** de M. Cabanel (deuxième année), sont l'un et l'autre de la dernière école d'une sécheresse affligeante. La sécheresse et l'abus des noirs entraînent les paysages de M. Achille Benouville (deuxième année). Les envois de cet artiste renferment pourtant de très bonnes parties. Les autres envois se composent de dessins d'après l'antique ou d'après Raphaël.

Architecture. M. Normand a employé sa première année à faire de curieuses études d'après l'arc du Prieuré. M. Thomas (deuxième année) nous envoie des détails du temple d'Hercule à Cori, et M. Desbuisson (troisième année) de beaux dessins d'après la porte d'Auguste à Prouse. Mais les travaux qui nous ont le plus frappé sont les lavas exécutés par M. Titeux d'après les Propylées d'Athènes. On y trouve la main du dessinateur, l'œil de l'écrivain et l'intelligence de cet artiste multiple que l'on appelle un architecte.

Le sac de Paris.

CONTE POUR LES DÉPARTEMENTS.
(Suite et fin. — Voir le N° 293.)

La sainte est vêtue d'habit sous lequel on peut les bergères de la Gaule dans les premiers siècles de l'Église; sa main gauche tient une quenouille, de l'autre elle bat un mouton qui ne la quitte jamais. L'armée a reconnu sainte Geneviève.

De l'apparition. Caliban n'a vu que la neige et ensuite le mont symbolique. Une sainte daigne-t-elle être visible pour un païen? Et même en lui permettant d'en voir autant, c'est certainement beaucoup trop d'honneur que l'excellente Geneviève fait à la brute que gouvernent les plus turpes appétits de la chair; mais elle a pour cela ses raisons.

Geneviève avait reçu la mission de se rendre sur la terre pour sanctifier un miracle qui, ce matin même, s'était opéré dans la grande ville. Selon son habitude, elle était descendue d'abord dans sa petite église paroissiale de Nanterre en souvenir des années de sa jeunesse.

À peine elle eut posé le pied sur l'autel de sa chapelle qu'un triste spectacle l'affligea.

Le département de la Seine errait solitaire et à pas précipités sous la voûte de la nef, se frappant bruyamment la poitrine, à la manière du misérable en qui naît le repentir. Il répétait: « Paris! Paris! ne puis-je l'avoir avorté est d'un traître; ne pas tenter de le défendre serait d'un paria, et pis encore: pour un département le chef-lieu est mieux qu'un père, il est le consommateur. Tu disparais, qui jamais plus voudra de mon lait, de mes fruits et de mes légumes, dussé-je les offrir pour rien? »

Instruite par cette confession déclinatoire, la sainte se présentait à l'armée des confédérés, comme jadis elle apparut aux Goths, Ostrogoths et Visigoths accourus dans la même plaine pour l'exécution d'un semblable dessein.

À l'aspect de ce mouton qui voyage d'une manière insolite, Caliban raisonna avec profondeur: « Il est blanc et blanche est la lièvre qu'il lui ont faite: certes c'est un parlementaire. Quel parti puis-je tirer de sa venue dans mon meilleur intérêt? »

« Je l'inviterai à s'asseoir à table avec moi, sous le prétexte de traiter tête à tête d'une capitulation. Le convive me semble devoir faire peu de tort au repas; d'ailleurs j'aurai soin de le laisser parler sans l'interrompre et de torse hoché sur sa bouche. La nappe levée, je le congèderai ignominieusement. »

« Et j'émettrai un nouvel ordre du jour dans lequel je combinerai l'heure du sac avec un bon dîner: car mon maître Ariel ne rentrera probablement que le soir. »

« De la sorte son Paris ne sera pas moins perdu, je me serai assuré une grande joie pour l'heure de son retour et j'aurai mangé deux bons repas au lieu d'un. Descendons faire mon invitation. Garçon, servez, et servez chaud. »

Le général en chef, en présence de toute l'armée, s'approche du nuage. Il leve fièrement les yeux vers l'innocent parlementaire et ouvre de nouveau sa vaste bouche, mais de nouveau sa vaste bouche demeure béante et les mâchoires oublient encore de se rapprocher.

C'est que le mouton a incliné vers la tête rousse, difforme, féroce et stupide de Caliban sa blanche et innocente tête. Il s'est pris à le regarder d'un œil si pénétrant, si calme et si doux, que Caliban s'en est senti glacé d'une horreur nouvelle.

Les deux têtes se regardent immobiles. Tel l'attentif magnésium comprime le vouloir dans la créature faible que le mystérieux réseau de son fluide a enveloppé.

Les saints ne manquent pas toujours d'une certaine diplomatie, diplomatie vertueuse, dont les moyens sont cependant purs autant que la fin. Geneviève isolait le chef indigne afin d'agir en toute liberté sur les esprits de l'armée.

D'abord elle invite les confédérés à venir se reposer sur son Mont-Valérien, dont elle sera chargée de leur faire les honneurs.

L'armée reconnaissante acclame: « Allons nous asseoir sur le Mont-Valérien. »

Caliban, à qui la sainte ne daigne pas plus accorder d'entendre sa parole que de contempler sa personne, a seulement entendu l'acclamation de l'armée. Il est contrarié à l'excès de s'éloigner du déjeuner servi et qui va refroidir; mais comment résister? Un général en chef de confédérés ne commande qu'à la condition d'obéir. Ses soldats lui disent: Allons, et il va. Retire-toi, et il se retire. Et c'est en quoi l'institution est vraiment belle.

Caliban répète avec un soupir: « Allons nous asseoir sur le Mont-Valérien. » Et donnant à sa voix toute sa raucité: « Par file à droite, pas accéléré, marche! »

Tandis qu'à côté du nuage il marche en grouillant, et de même après qu'il a pris place avec majesté au pied du nuage, au centre de l'armée formée en demi-cercle et assise, les deux têtes du général en chef et du parlementaire continuent à se regarder l'une vers l'autre, et à se regarder silencieusement et officieusement.

Cependant Geneviève, d'une voix plus argentine et plus vibrante que pas une voix qui ait jamais chanté l'*O salutaris* un dimanche de Pâques, sous la coupole de Saint-Pierre: « Mes frères, comment avez-vous pu prendre en haine le Dieu de la patrie, ma belle et bonne ville, que je chéris par-dessus toutes, que j'ai sauvée presque à son berceau et dont je suis la patronne? Et puis un diocèse archiepiscopale qui a été manqué au scrutin des conciles un seul vote peut-être pour être élu grand siège métropolitain, ainsi qu'il l'a été, dans les assemblées laïques, grande capitale! Pardonnez à Paris ses offenses si Paris vous a offensés; et demandez-lui de vous pardonner les vôtres. Réconciliez-vous. Confiez-moi la bonne parole à porter et à lui annoncer votre visite amicale. Promettez-moi de lui donner le baiser de paix. Moi, Geneviève, je vous le demande au nom de votre salut. »

L'homme de nos jours se méfie de toute voix qui parle au cœur, et il se méfiait d'autant plus que la voix sera plus rassaisante. Il impose même à la plus chère de s'adresser à sa froide raison, selon la méthode de Descartes et la règle anstère de Tracy. La faute en est à Voltaire qui chantait faux, et aussi à Rousseau tout mélodiste qu'il était. Bailleurs pardonnez les offenses est une morale décrite qui, même dans la primitive église, eut une courte vogue.

Pour la plupart les départements sourient, certains murmurent: un seul conserva un calme décent. Que si jamais j'apprends son nom, je le livrerai en exemple à la terre.

Bientôt il y en eut un qui fredonnait les notes guerrières; et alors tous ces furieux éclatèrent en chœur: « Malheur aux hommes de Paris et à leurs femmes et à leur race jusqu'à la troisième génération! »

Aux lèvres de Caliban, prompt à se mettre à l'unisson de ses soldats, montait aussi le cri de haine; une carresse, tombée de l'œil du mouton, le refoula jusque dans la poitrine de la brute.

Et quoi, bonne sainte, votre mouton suffit à triompher

du général, et les esprits des soldats vous échapperaient! Pour retracer un objet d'un lieu de souillure, la main pure et pour haut s'écarter employé avec succès de gros-riens instruments. Dans nos temps d'épouvante et d'éclectisme les esprits les moins éperdus ont inventé la logique, appareil de sauvetage tressé à la hâte et dans les ténèbres de l'orage de tout ce que la raison humaine a de moins dense, destinée à soulever à raz de la vague les nations qui s'embrassent, jusqu'à ce que du ciel l'échelle lumineuse redescende vers un nouveau Jacob. Pour atteindre jusqu'à vos naufrages et les ramener au rivage, ne rougissez pas, ô Geneviève, d'adapter, en avant du précepte divin que vous leur tendez, quelque long syllogisme ramassé dans la sagesse mondaine.

Dès que le chant se fut apaisé, la sainte, sans se décourager, reprit la parole:

« A qui sont les grosses tours de Notre-Dame et le Bourdon? A qui Saint-Etienne-du-Mont et Saint-Severin? A qui Saint-Jean-le-Rouge et le jolif rotin Saint-Jacques? Et toutes les belles églises que nous voyons d'ici? Qui les a bâties? Les hommes de Paris? Non. Ce fut des peletins qui venaient par bandes de toutes les paroisses de la France pour gagner des indulgences à un pieux travail. Le riche amonait la pierre sur ses chariots; les habiles la taillaient et la ciselaient en dentelle, les humbles gâchaient et portaient le mortier. Ou est le testament qui donne à Paris tout ce saint patrimoine, à qui appartient-il en légitime héritage? »

L'armée répondit: « La France, à la France. »

« Elles grandes Tuileries? Le Louvre avec sa Colonnade? Le dôme doré des Invalides? Le temple que Madeline hésitait à accepter comme paroisse? La magnifique coupole qui me fut dédiée, à moi pauvre bergère, et que j'ai trouvée à grand peine le temps de visiter une fois? Enfin tous les somptueux palais, les monuments merveilleux que nous voyons d'ici? Qui a donné l'argent pour les construire? Les hommes de Paris? Non. Ce fut les hommes de toute la France: riches et pauvres, les pauvres surtout qui sont tellement les plus nombreux. En vérité, je consèlerais fort à Paris de venir vous dire: Ceci est à moi. Il serait bien reçu. Qui est le véritable propriétaire? »

L'armée répondit: « La France, la France. »

« Et la colonne de Napoléon? et l'arc de Triomphe? Je déteste la guerre; mais tant qu'un fait d'armes sera en honneur parmi les hommes, je doute, hélas! que vous renonciez à vos sanglants trophées. Ces longues listes de noms qu'on lit et que vous proclamez glorieux, qui les a fournies? Paris, ou bien la France? »

L'armée répondit: « La France, la France. »

« De votre avis donc c'est à la fois vos durables annales, votre propriété la plus splendide et votre vieux et saint patrimoine que, de gaieté de cœur, vous préparez à anéantir! »

Les confédérés gardèrent un farouche silence. Enfin, s'étant consultés du regard, tous acclamèrent: « Les monuments publics seront respectés. »

Lors Caliban, éveillé par la clameur, et du ton de la clémence, s'adressa au parlementaire: « Je déclare comme article premier: Les monuments publics seront respectés. »

Sur quoi le parlementaire béla avec gentillesse un bellement mélodieux, expressif comme celui de la brebis mère qui lèche son agneau et retentissant à emplitir toute la plaine jusque dans Paris à la montagne Sainte-Geneviève, dont il frappa l'écho. L'écho répéta le bellement trois fois distinctement.

Caliban frissonna sous la contenance que sa dignité martiale exigeait.

Néanmoins il comprit que c'était une communication donnée de l'article premier aux gens de la place. « J'ai oui dire en effet, pensa-t-il, que Paris a des savants qui comprennent toutes les langues. »

Geneviève reprit la parole: « Renégiez là-bas sur la grande route. Je vois un homme de haute mine, qui a des serviteurs et des chevaux. Il vient d'hériter une grande richesse. Il se plaint que son département lui faisait une vie terne et d'un sommeil de plomb; ou maussade et tracassière, par des haïnes mesquines. »

« Voici qu'il entre dans Paris. »

« Je vois une nouvelle mariée. Son visage est tout jeune et charmant. Elle a des atours, des joyaux, un grand train, et parmi ses serviteurs un esclave: on l'appelle son mari, et elle vient de l'acheter de sa dot pour qu'il l'escorte vers la grande ville. Elle se plaint que son département lui fait une vie aride pour le cœur et sans élégance pour l'esprit, euphémisme par les caquets de la médecine. »

« Voici qu'elle entre dans Paris. »

« La doléance de ces deux enfants du siècle me touche peu, ma compassion appartient à trop de maux réels; mais leur département n'est-il pas blâmable, qui n'a pas su inspirer à ces deux riches une seule pensée sérieuse et les remettre? »

Tous les départements rougirent. Ils avaient tous été quittés par plus d'un tel homme et plus d'une telle femme.

Et Geneviève regardant toujours: « Je vois un homme dans la force de l'âge, vêtu de lambeaux, pâle de faim. Il a vendu le rustique outil qui le nourrissait trop nul dans la paroisse où il naquit, afin de se mettre en route et d'aller demander au loin un travail moins ingrat. »

« Voici qu'il entre dans Paris. »

« Je vois une fille grande et robuste qui chemine et pleure. Elle vient de quitter ses parents infirmes. On a engagé la croix d'or, unique et vieux trésor de la famille, afin qu'elle put se mettre en route et aller chercher au loin le travail qui nourrirait elle et eux. Ils vivront, à la condition de ne plus se voir. »

« Voici qu'elle entre dans Paris. »

« Honte à son département, qui n'a pas su créer le suffisant salaire à ces deux travailleurs honnêtes et si valides! »

Tous les départements rougirent : ils avaient tous vu se séparer d'eux plus d'un tel homme et plus d'une telle femme.

« Je vois un homme dont le pas est furtif, le front incliné vers la terre. C'est qu'il a failli une première fois à la probité. Sa ville entière lui a jeté durement son opprobre à la face. Il est parti haïeux et non repentant. Avant peu il aura changé son nom, redressé la tête et il grandira dans le mal.

• Voici qu'il entre dans Paris.

« Je vois une pauvre fille qui fut trompée. L'ignominie retombe sur elle et non sur le séducteur. Elle est partie le cœur desséché, le front chéant. Sa folie cupide est en quête d'un hommage qui la venge avec splendeur du premier dédain. Avant peu sa perversité ne connaîtra pas de frein.

• Voici qu'elle entre dans Paris.

« Honte à leur département, qui a manqué d'indulgence pour la victime, et de pardon pour cet homme faible, et qui les condamne sans pitié à rouler au fond de l'abîme ! »

Tous les départements rougirent : ils avaient tous rejeté sans pitié plus d'un tel homme et plus d'une telle femme.

« Je vois un hideux petit vagabond, de l'âge des catéchumènes, et personne ne lui a jamais nommé Dieu, sinon dans des blasphèmes. Ses membres et sa taille sont déformés par les coups et par l'excès d'une fatigue précoce, et son âme est rachitique encore plus sur son corps. Il s'est enfui d'une usine lointaine, et il va devant lui, au hasard, maraudant et mendiant.

• Voici qu'il entre dans Paris.

« Je vois, et ceci est le comble des misères humaines, je vois sur un délicieux visage enfantin le vice qui oppose déjà sa félicité et dévore, avant sa fleur, une beauté telle que les reines la souhaitaient pour leur fille chère. L'enfant a quitté le village ou ses parents vécutent, ou personne ne l'a recueillie. Pauvre âme ! elle va devant elle, au hasard, vivant d'une chanson qu'un débauché lui a apprise, et qui attire sur elle les dons d'une compassion infâme.

• Voici qu'elle entre dans Paris.

« Honte à leur département, qui n'a pas su donner à ces deux tendres plantes le faible aliment et la petite place au soleil pour croître en force et en grâce devant les hommes, ou vertu devant Dieu.

« La vérité, je vous le dis : tous ces départements auront à répondre devant Dieu du salut de toutes ces âmes. »

Les confédérés s'agitèrent d'un air touché et confus, et d'un accord unanime ils s'écrièrent : « Tous les hommes nés dans un département sortent de Paris la vie sauve, et leurs biens leur seront assurés. »

Et le général, s'éveillant, donna déclaration d'un article deuxième, que le parlementaire communiqua aux gens de la place.

À l'instant même, de toutes les portes de la grande cité, tant de celles qui regardent le septentrion ou le midi, que de celles qui regardent l'orient ou l'occident, commencèrent à sortir et à s'écouler sur toute la surface de la France de longues troupes d'hommes, de femmes et d'enfants.

Geneviève reprit la parole : « La sagesse du législateur accorde la qualité de Français à qui est né d'un père français et d'une mère étrangère, et aussi à qui est né d'un père étranger et d'une mère française. Serez-vous moins équitables que le législateur ? Ne refusez pas la qualité de départementale à qui justifiera être né d'un père départemental et d'une mère née à Paris, et aussi à qui justifiera être né d'un père né à Paris et d'une mère départementale. Accordé également à tout ce monde la vie sauve avec leurs biens. »

Les confédérés consentirent, et répéterent, par grande précaution, les paroles mêmes de Geneviève.

Sur quoi le général déclara un long article troisième, dont communication fut donnée aux gens qui restaient encore dans la place ; le tout dans la même et due forme que pour les précédents articles.

Et de toutes les portes de la grande cité sortirent et s'écoulerent sur toute la surface de la France de nouvelles troupes, bien plus nombreuses encore, d'hommes, de femmes et d'enfants.

Et, lorsqu'enfin à aucune porte il ne se présenta plus personne pour sortir, l'armée acclama avec ardeur : « Emparons-nous des hommes de Paris et roignons les maisons qui sont à eux. »

L'armée entra dans la grande cité en bon ordre. Elle défila sous l'Arc-de-Triomphe, le nuage marchant en tête et Caliban marchant à côté du nuage, sans que sa tête et celle du parlementaire eussent cessé un seul instant de se regarder immobiles.

Or Caliban, sous sa contenance de général en chef et triomphateur, avait à dissimuler, en outre de son horreur incessante, un profond désespoir et un vœu très-torturant.

L'heure du déjeuner était depuis longtemps passée et même celle du dîner, et l'heure après laquelle on le seigneur Ariel ne manquerait pas d'être de retour.

L'armée, traversant rapidement la ville, se porta vers la montagne Sainte-Genève pour prendre possession de la sainte citadelle. Le nuage vint se placer sous le portique du Panthéon.

De là les confédérés se répandirent dans les douze arrondissements pour s'emparer des hommes de Paris, et ruiner chaque maison qui appartiendrait à un homme de Paris.

Or il se trouva que, dans toutes les rues, toutes les maisons étaient marquées d'une croix, le signe rédempteur. Ce signe était la porte indiquant que la maison appartenait à un homme départemental ou à un homme qui se rattachait, par son droit de naissance, à un homme ou à une femme en possession de ce droit salutaire qualité.

Sur chaque porte était affiché le titre de propriété avec l'indication des hypothèques qui grevaient la propriété.

Et point de maison qui ne comptât plusieurs propriétaires, hommes de divers départements. Il eut fallu de longs procès pour décider lequel était le propriétaire réel ; mais

certainement pas un de ces propriétaires litigants n'était un homme de Paris, d'après le texte de la capitulation.

Un fouilla chaque maison ; chaque maison était vidée. Tous ceux qui l'avaient habitée étaient sortis de la ville selon leur droit : soit comme départemental, soit comme né d'un père ou d'une mère en possession de la qualité.

Dans tout Paris il ne s'était pas rencontré un seul homme ou une seule femme qui n'ont pu qualifier homme ou femme de Paris, en se conformant au texte de la capitulation.

L'armée avait battu dans tous les sens l'immense et triste solitude de la ville abandonnée. Le jour baissait, il était l'heure de revenir à la sainte citadelle pour l'appel du soir.

Un confédéré (celui de tous les départements qui à l'oreille la plus fine ou peut-être la plus longue) passait le long du marché de la Vallée. Il entendit un bien faible et plaintif vagissement qui partait d'une petite échoppe. C'était le vagissement d'un nouveau-né.

Ayant arrêté son arme, il entra et s'enquit.

« Il constata, avec l'ivresse d'un vainqueur, que le nouveau-né était, dans les termes de la capitulation, véritablement un homme de Paris. »

Paris possédait donc un pur Parisien ! unique, il est vrai, et qui venait d'éclore au marché de la Vallée.

Le confédéré emporta son captif. Le père et la mère accourraient en droit l'un et l'autre à sortir de Paris ; mais ils renoncèrent à en profiter, ne voulant pas abandonner leur enfant.

Tous trois comparurent devant Geneviève. Le père exposa leur touchante infortune.

« Je suis le célèbre Prudhomme, écrivain public, né à Paris, mais je me rachète par la mère la plus départementale ; Éloa, ma femme, également née à Paris, se rachète par un père. Dans ma profession je dine de temps à autre et je m'endette quotidiennement ; mais cette profession libérale est un dernier chaînon qui rattache l'homme aux habits noirs et aux ouvriers de la pensée. Éloa est, en vertu d'un bail, la fermière générale de toute la plume d'oie qui se récolte annuellement sur le marché de la Vallée. »

« Longtemps elle revendit à tous les papotres de Paris et à moi le vieil et gracieux outil de l'intelligence. C'était l'âge heureux de l'oie. Pourquoi l'âge de fer et du bec rigide lui a-t-il succédé ? Des lors la triste Éloa vit la plume s'amorceler autour d'elle, la gague de jour en jour davantage ; et plus d'espoir de mener avec bonté comme par le passé ! Moi seul, l'homme des anciens us, fidèle au bec noircieux, persistai à le consommer à crédit. »

« Je dus ainsi une grosse somme à Éloa, qui crut enfin avoir besoin de son argent. Je lui tins ce simple langage : Je vous dois une grosse somme, ce qui me fait pauvre. Cette grosse somme vous manque, ce qui vous fait pauvre aussi. Consentez à vous unir à moi : vous m'apporterez en dot la grosse somme que je vous dois, ce qui vous constituera riche et par-devant notaire ; et moi, qui recevrai cette grosse dot, je m'estimerai plus que riche, car tu m'auras donné le bonheur, ô Éloa ! »

« Je gagnai ainsi le cœur d'Éloa. Ce matin un fils nous est né. Le malheureux, hélas ! ne peut se racheter ni par son père ni par sa mère. Il est l'unique et pur Parisien, prévu dans les termes de la capitulation. Mais j'en appelle à votre clémence, puissants départements confédérés. Quelle main barbare, pour l'emmener en servitude, arrachera l'enfant phénoménal à la plume dans laquelle il est né, à la plume dont sa tendre mère a formé ses langes, à la plume dont elle se flattait de lui confectonner ses édirotons et même d'ingénieux vêtements pour sa vie entière ? »

Geneviève daigna prendre intérêt à cet enfant, dont la naissance était précisément le miracle qui faisait l'objet de sa mission sur la terre.

Elle fit signe au farouche confédéré de rendre le captif à sa mère. Celle-ci tendit les bras pour le recevoir.

Cependant Caliban, ainsi qu'il est arrivé à plus d'un général en chef, avait entendu le supplice de ce père éperdu sans l'honneur de la plus simple attention. La tête toujours dirigée vers celle de l'ex-parlementaire, une certaine odeur lui était arrivée qu'il jugea de chair fraîche. Par un regard oblique qu'il réussit à lancer du coin de l'œil, sa cruelle faim surexcitée lui donna la puissance de mettre en défaut, pour ce seul instant bien court, le charme magnétique ; il découvrit que l'odeur provenait d'une sorte de chef animal que recouvrait une plume luxuriante. Son jugement ne classa la créature dans aucune des espèces volatiles à lui connues ; mais certes c'était un volatile, la plume faisait preuve, et tout volatile à la chair délicate. À force de humer de la farine, sa faim étant devenue rage, il rassembla toute son énergie, et, sans parvenir néanmoins à détourner la tête, il allongea la grille vers la proie à dévorer.

Et cela au moment même où la mère tendait les bras.

« Éloa poussa un cri, le cri de la femme à qui un terrible chasseur prétend ravir son bonceau. »

Mais le mouton, avec la grâce la plus coquette, avait allongé la langue, une jolie langue fraîche et rose. Il la balançait floue et folâtre au-dessus du mûle du monstre, qu'il domptait en se ionant.

Caliban, poussant d'affreux hurlements, se décida à abdicquer le commandement et à prendre la fuite. Il s'en fut regagner sa tanière le flanc palpitant de terreur, le poil inondé d'écume, à demi-mort de faim, et pourtant joyeux de n'avoir pas perdu sa journée et d'avoir causé un certain désordre.

Du haut des cieux, Ariel avait entendu le cri de la mère, il descendit en ligne droite de son vol d'ange le plus accéléré.

Il fut bien affligé de trouver son Paris silencieux et les maisons vides d'habitants, et les départements animés d'intentions mauvaises, et ayant mis en oubli ses aigres exhortations.

Il félicita chautement Geneviève de son succès. Elle répondit que si personne parmi les anges n'aimait le vieil et

bon Paris autant qu'Ariel, personne, parmi les saintes, ne le chérissait autant que Geneviève sa patronne ; et qu'il lui serait doux de se répéter souvent dans l'éternité que Dieu lui avait rés-rvé deux fois de le sauver.

Après que l'excellente sainte eut pris congé d'Ariel, les confédérés demeurèrent normés et confondus. Ils mesuraient avec douleur toute l'immoralité de leur fuite, et qu'il avait suffi d'un mensonge de Caliban et de ses stupides suggestions pour les y faire tomber.

De son côté Ariel s'accusait avec amertume devant Dieu du péché d'omission et de négligence à l'endroit de Caliban, qu'il avait attendu moins solidement que de coutume.

Enfin s'adressant aux confédérés : « Insensés qui avez pu souhaiter la ruine de la grande cité, savez-vous bien ce qu'elle est pour tous ? »

« Paris est pour la France ce qu'est pour le corps de l'homme le cœur et l'appareil de la respiration. Des extrémités les plus lointaines tout le sang y est appelé. Il entre par ondes successives tout chaque répond à une génération ; car là il doit s'enrichir d'un élément indispensable à la vie et qu'il ne rencontrera que là. Et puis par ondes successives, il retourne dans toute la France jusqu'aux extrémités les plus lointaines, déposant sur chaque mine partit du pays la molécule vivante qui reparera tel ou tel des différents tissus de l'os, du nerf et du muscle. »

« Que si une onde de ce sang persistait à séjourner au delà de son temps dans le cœur, l'ulcère s'engendrerait, la France tomberait en langueur et mourrait. »

« Et que si le cœur de la France est malade, au lieu de le soigner avec patience afin de guérir, la France l'arrachera-t-elle de sa poitrine ? »

« Paris est semblable à une mine merveilleuse et centrale qui renferme les plus riches filons de toutes les variétés de la science humaine. Des extrémités les plus lointaines, les esprits actifs du pays sont appelés à exploiter cette inépuisable richesse. Et dans la mine les mineurs descendent par troupes successives et pour des journées dont chacune répond à la durée d'une génération. Sa journée faite, chaque troupe repart chargée de minerai qu'elle va répandre sur toute la surface du pays, réparant, jusque dans la moindre commune, les déperditions de savoir dans les nombreuses professions : libérales, industrielles et même agricoles. »

« Qui si une troupe persistait à demeurer au delà d'une journée dans la mine, elle perdrait la santé du corps et s'étiolerait faute de l'air pur des champs, et le reste du pays ne pourrait s'enrichir à son tour. »

« Et que si dans votre précieuse mine il se combine un gaz dangereux et que le feu grison vienne à détonner, au lieu de travailler courageusement à l'assainir, renoncez-vous à l'exploiter et la fermez-vous à jamais ? »

« Paris est la formidable tour de vigie d'où l'œil plane sur le territoire de la patrie, et bien loin de là sur les nations de la terre ; d'où l'on découvre l'attaque du factieux contre la liberté, et l'invasion du barbare contre l'indépendance. Des extrémités de la France, les hommes vaillants sont appelés à occuper le poste par légions successives et par heure de vigie ; et chaque heure de vigie répond à la durée d'une génération. Et chaque légion au retour raconte dans tout le pays ce qu'elle a observé ; et de la sorte sont renouvelées d'utiles notions pour assurer le repos de la chère patrie et pour sa conservation. »

« Que si une légion avait à accomplir plus d'une heure de la vigie, elle succomberait à la lassitude et un sommeil dangereux pour tous la gagnerait. »

« Et que si quelques insensés osaient se dire les maîtres du lieu contre la France ; au lieu d'employer une ferme douceur pour les ramener, la France complotait-elle l'impudence de ruiner la tour, ou la lâcheté de la leur abandonner ? »

« Paris est encore semblable à une de ces îles riantes que soulève le feu intérieur du globe et qui montent lentement du sein de la mer. La mer c'est la France ; le vénérable piton de l'île est la montagne Sainte-Genève, qui garde les insignes d'un feu mystique apaisé. Depuis plusieurs siècles trois femmes se plaisent à l'habiter qui sont d'une resplendissante beauté. »

« Elles s'occupent à rechercher sur le sable ce que la vague, qui succède à la vague, y apporte de trésors. »

« La première recueille les coraux solides et de couleur sévère. Ce sont les âmes grandes et fortes qui aspirent vers le vrai ; âmes de théologiens, de philosophes, de législateurs et de savants. »

« La seconde recueille les conques sonores et de larges coquilles aux couleurs chatoyantes. Ce sont les âmes qui aspirent vers le beau. Elles vibrent ou réfléchissent la lumière ; âmes de poètes, de musiciens et de peintres. »

« La troisième recueille les perles au doux éclat, à la régulière rondure. Ce sont les âmes chasteuses et aimantes qui aspirent vers le bon ; l'âme du vrai chrétien et quelquefois celle du sage. »

« Parmi ces âmes, les trois femmes font chûit seulement de celles qui sont pures d'intérêts égoïstes, de pensées mondaines, et elles les réunissent toutes ensemble, et elles rejettent celles qui ont contracté une souillure. »

« Les trois femmes ont pour noms : la Foi, l'Espérance et la Charité. »

« Que si, au lieu d'habiter l'île où toutes les vagues de la mer viennent déferler chacune à son heure, les trois femmes allaient errantes sur la surface de l'onde, elles recueilleraient moins sûrement les âmes et beaucoup risqueraient d'être inaperçues. »

« Et que si ces âmes sans souillure demeurait isolées à jamais au milieu des passions folles et des intérêts vulgaires, qui sont les vagues de la mer, le froissement les affaiblirait et les briserait. »

« Réunies au contraire dans ce lieu élevé, elles se contentent l'une l'autre dans une douce quietude, et elles goûtent d'indécibles ravissements. »

« Or, de toutes ces âmes réunies depuis dix-huit siècles par les trois femmes, savez-vous quel est le trésor qui a été surtout agréable à Dieu? Une perle parfaite entre toutes les perles, l'âme de saint Vincent de Paul. »
Ariel ayant dit, les départements se retirèrent, et chacun

s'en fut déposer son arme où il l'avait prise. Quand vous voyagez en France vous trouverez que chaque montagne ou rivière est maintenant à sa place et pour longtemps : espérons-le du moins.
Parmi les enfants gracieux et jolis, mais toujours un peu

souffreteux, qui jouent dans le jardin des Tuileries ou du Luxembourg, cherchez lequel est vêtu de plumes; celui-ci est l'unique et pur Parisien.

SAINT-GERMAIN LEDUC.

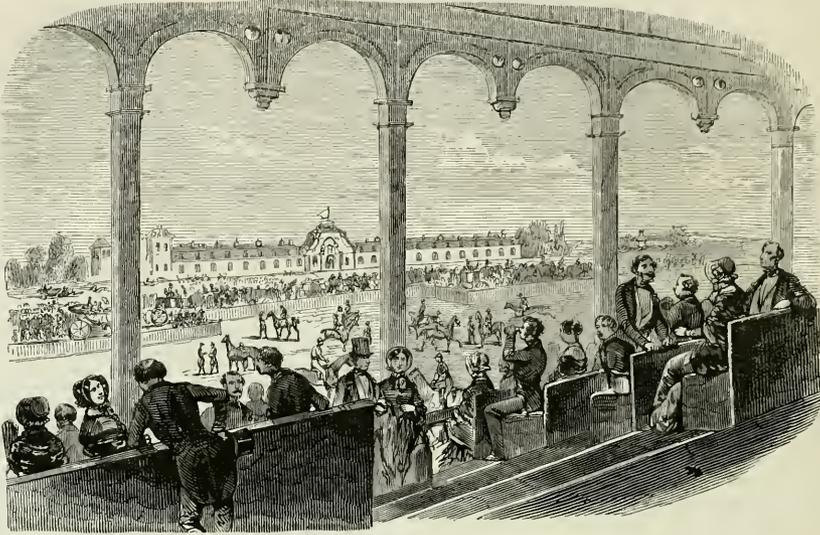
Courrier de Paris.

C'est en vain, disions-nous l'autre jour, que le sport tente d'opérer sa rentrée et que Chantilly lui sonne des fanfares, le pauvre Robin ne se souvient plus de ses flûtes; mais voici un éclatant démenti à nos paroles, et ces quatre vignettes prouvent que le dessinateur de *l'Illustration* est mieux informé que son courrier. Oui, le gentilhomme vit encore, et même dans ce ci-devant royal Chantilly, sa capitale, il n'y a rien de changé, sinon quelques menus détails de moins. Par exemple, dans cet ancien temps qui remonte aux idées d'octobre 1847, les courses de Chantilly s'annonçaient sous de très bruyants auspices, et la prise de possession de la petite ville par les Parisiens avait le caractère d'une invasion. Les herlines de main, les cochers poudrés et les groomes poudreux se heurtaient dans une confusion intéressante; il fallait, pour se procurer un gîte, faire le siège de chaque maison et enlever au poids de l'or la capitulation du propriétaire. A cette bienheureuse époque d'ailleurs, beaucoup de nos sportsmen, afin de n'être pas pris au dépourvu, voyageaient à la manière des Arabes du désert qui enument avec eux tentes, vivres, femmes et chevaux. C'est ainsi que pendant toute la semaine Chantilly offrait aux amateurs la magnificence d'un camp du drap d'or; ce n'est plus maintenant qu'un champ de course et un bivouac, mais le bivouac est confortable et

les courses ont été brillantes; mais comme il est trop tard pour vous en donner le bulletin circonstancié, et que la presse quotidienne aux cent bouches a déjà fait retentir partout les prouesses de Fitz-Émilius et de Gambetti, il suf-

quis, vous ne verrez guère de la cérémonie que son aspect officiel, les chevaux que l'on pèse, que l'on dresse et qui partent. Mais voir courir des chevaux, la belle attraction! et vous comprenez que nos *riders* mêlent volontiers d'autres accessoires à ce principal très banal. Pour beaucoup d'entre eux, les émotions du sport sont réglées par celles du *Book*: c'est le livre, ou album, ou carnet sur lequel sont inscrits les paris; et pendant que les coursiers font leur devoir dans l'arène, les engagements consignés au *Book* se débattent dans les tribunes; la hausse et la baisse y suivent les chances de la lutte, et on y joue sur le cheval comme on joue, à la Bourse, sur le trois pour cent et les quatre canaux. On se demande du Fitz-Émilius, Tomate est offert, on se repasse du Gambetti. C'est ainsi qu'à cette dernière fête ce grand parieur de Lev... disait à nos côtés: « Voilà Paltoquet qui distance les autres, je fais 8 pour lui contre Isabella. » Le malheur est que Paltoquet ayant fait une chute, ses actions sont tombées comme lui. Et puis au bout de ces courses, et après ces enjeux, notre beau monde a repris en grande cavalcade le chemin de Paris, où il rentrait ce soir même, au grand désespoir des habitants de Chantilly qu'autrefois ce séjour d'une semaine enrichissait pour toute l'année.

Au surplus, personne maintenant ne séjourne plus nulle

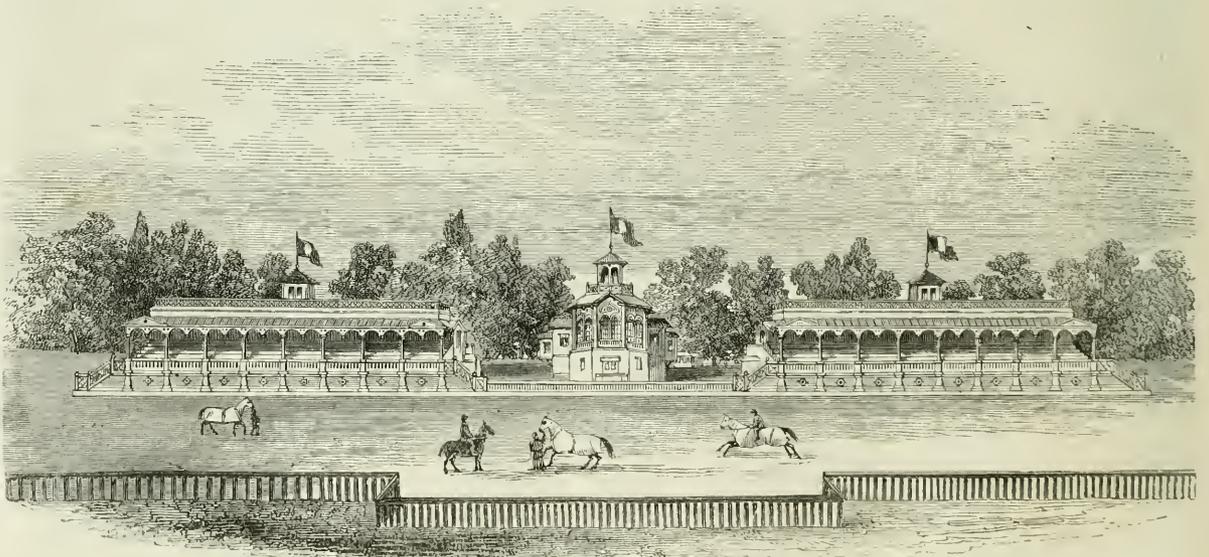


Courses de Chantilly. — Aménagements intérieurs des bâtiments des tribunes.

fira de quelques renseignements à propos d'une de nos vignettes, la plus intéressante, celle des *tribunes*; c'est là qu'à lieu et que se passe ordinairement la scène du sport; ailleurs, c'est-à-dire dans nos trois autres cro-

cavalcade le chemin de Paris, où il rentrait ce soir même, au grand désespoir des habitants de Chantilly qu'autrefois ce séjour d'une semaine enrichissait pour toute l'année.

Au surplus, personne maintenant ne séjourne plus nulle



Courses de Chantilly. — Élévation des nouvelles tribunes construites par M. Grisard, architecte.

part, on vit sur les grands chemins, et la vie est bien un voyage, la chanson a dit vrai. Nos Parisiens ne se lassent pas de visiter les départements ni même l'étranger. On prend l'habitude de monter le samedi en wagon et d'aller passer son dimanche en Angleterre ou en Belgique. Les directeurs de chemins de fer ont l'art de trouver des mots

charmants pour des opérations qui les enrichissent, et disposent, à cet effet, leurs *trains de plaisir*. Voici pourtant une aventure au sujet de laquelle madame la douane fait un train d'enfer et qui pourrait bien nuire à cette facilité d'échange et à cette entente cordiale de la locomotive française et belge: il s'agit d'une valeur considérable de den-

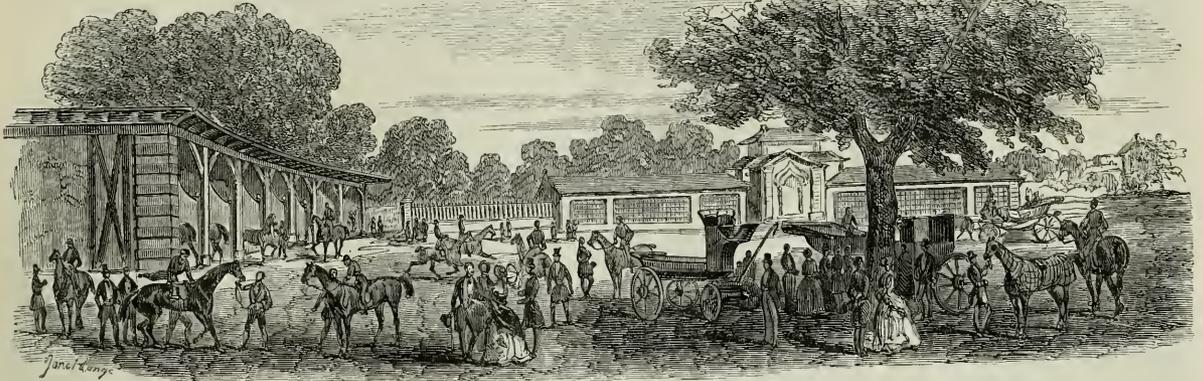
telles de Malines introduite en fraude par la frontière du Nord. Cependant, pour déjouer l'œil exercé des préposés, le contrebandier, qui est une contrebandière, n'y a pas mis grande malice: ceinte des précieuses bandolettes, elle a franchi ostensiblement toutes les lignes à l'état de momie d'Égypte; tentative si audacieuse qu'elle en deviendrait

invraisemblable si les annales des *droits réunis* n'offraient des historiettes d'un genre encore plus effronté. C'est ainsi que M. de Saint-Cricq, le célèbre directeur des Douanes de la Restauration, passant par Genève, disait à Baultte, l'horloger auquel il venait d'acheter une montre : — Est-il vrai que la plupart de vos fabrications arrivent à Paris par la voie défendue ? — Certainement. — Ainsi vous avez un moyen d'esquiver les droits ? — J'en ai vingt. — Et vous vous chargez de faire passer cette montre ou franchise ? — Monsieur le directeur n'a qu'à parler, l'emplette sera à Paris en même temps que lui. Et voilà l'habile directeur

parti. A la frontière et sur la route, il prescrit la plus grande vigilance à ses préposés, il met à prix la découverte de l'emplette, et certainement Baultte en sera pour ses frais et le bijou aura été saisi. Ce que disant, le voyageur, tout frais débarqué, embrasse sa femme et puis il entre dans son cabinet, et le premier objet qu'il aperçoit c'est la montre que Baultte lui a vendue. Comme les fraudeurs ne disent guère leur secret, nous le dirons cette fois pour eux. L'horloger suisse s'entendait avec le garçon de l'hôtel où l'on était descendu à Genève, et ce garçon aidant le domestique à faire la malle du maître, il lui avait été facile de glisser

la montre en contrebande parmi les hardes de M. le directeur des Douanes.

On commence à rencontrer dans les rues de la capitale un personnage aux yeux en coulisse, plâtré de blanc, vêtu d'une robe de soie historiée, aux couleurs franchantes, et dont la vue répond assez fidèlement à l'idée qu'on se fait d'un magot ou tout au moins d'un mandarin. Il n'y a pas à s'y tromper, c'est un des Chinois passagers de la *Jonque*, dont l'arrivée a fait sensation en Angleterre. Ce Chinois, qui s'appelle Alifour, comme le guerrier des *Pitules du Diable*, a mal pris son temps pour son entrée en scène

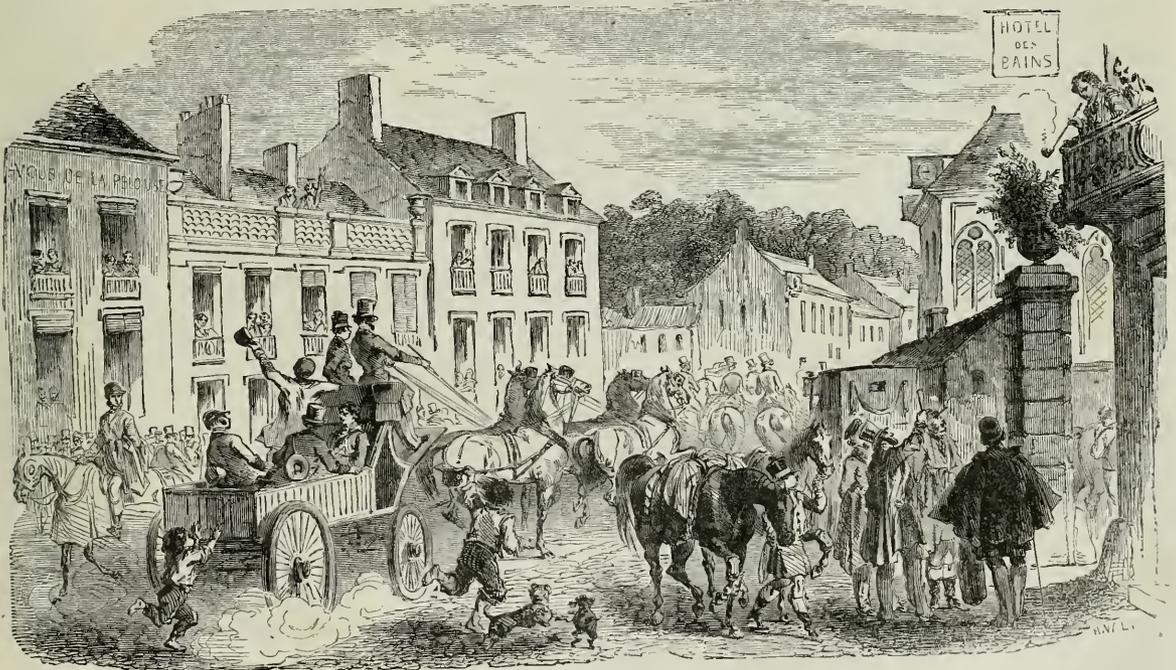


Courses de Chantilly. — Le champ de course vu de l'intérieur d'une tribune

parmi nous : tant d'hommes et tant de choses lui font concurrence, qu'il aura de la peine à captiver l'attention publique. Cependant quelques salons commencent à s'en donner la fantaisie, et on vous l'exhibe au thé comme un détail qui a sa couleur locale. Comme il est d'humeur triste, on l'a conduit l'un de ces samedis à la séance de l'Institut, où

la discussion sur le *collodion* l'aurait mis en belle humeur s'il eût pu la comprendre. A l'Assemblée nationale, son corneil lui ayant demandé, comme autrefois Louis XIV au dèpe, ce qu'il trouvait là de plus étonnant, il a répondu : « Ce n'est pas de moi voir. » En sortant de Notre-Dame-de-Lorette, dont les ornements peints semblent lui rappeler

les postiches de son pays, quelqu'un voulut savoir la différence qu'il trouvait entre nos prêtres et ceux de son pays. « aucune, » répondit-il, si ce n'est qu'à Pékin les bonzes cachent leur chemise dans leur culotte. » D'où il résulte que le citoyen d'au delà du Gange ne sait pas faire la distinction, d'ailleurs difficile à saisir, qui existe entre une chie-



Courses de Chantilly. — Départ des sportsmen de Chantilly.

mise et un surplus. On lui a adressé tant de questions, qu'on ne sera pas surpris d'apprendre qu'il en ait fait quelques-unes à son tour ; c'était à son entrée dans un village aux portes de Rouen, où il y avait quelque émotion politique : les paysans qui se rassemblent, les autorités en l'air, et ce beau chant de la *Marseillaise*, qui, selon l'accent qu'on y met, peut ressembler si fort à une imprecation, ce spectacle eut l'étranger ; jamais il n'avait rien vu de pareil en Chine ;

mais une femme voyant son effroi : Ce n'est rien, ô Chinois naïf, lui dit-elle, c'est que *j'vous révoltons* !

Cependant le plus grand succès de la capitale, le lion du jour et du moment, c'est à coup sûr le chimpanzé dont nous avons publié le portrait. Depuis la première giraffe, de si douce mémoire, pareille affluence ne s'était montrée au Jardin-des-Plantes pour lequel les Parisiens désertent leur jardin des Tuileries, tant ils sont affamés de voir.... un

singe. Du reste, l'aimable animal paraît avoir au plus haut degré l'intelligence de la situation, il salue la foule, il lui distribue des poignées de mains, il la paye en monnaie de singe : parfois aussi, quand son humeur noire le prend (quel singe en est exempt), Jack *tarabuste* son monde, ou bien soit vanité, soit caprice, il se soustrait à l'empressement général ; ou croirait que monsieur Jack, fier de sa position, et s'abusant sur sa véritable valeur, ne se dérobe aux regards

que pour être plus ardemment désiré. Dans ces moments-là, sa modestie apparente ressemble beaucoup à des exalts d'ambition; c'est cette conduite bizarre qui l'avait exilé de la Hotonde, séjour et palais des autres signes ses parents, qui lui trouvaient des ailes de prétendant. Il est bien entendu que ce qui le prétendant n'est pas dans notre honneur un prétexte à quelque allusion politique, et si l'on veut le prendre ainsi, sans desargons retirer sur-le-champ notre attention, selon les usages parlementaires.

Prétendant, prétendu, ce sont les mots en vogue aujourd'hui. De mémoire de célibataire, jamais on ne se maria davantage que dans ces derniers jours; l'homme à la mode, c'est le notaire; la fleur à la mode, c'est la fleur d'orange, et les prétendants, les prétendues et les fiancés se succèdent en habit noir et en robe de mousseline dans les douze arrondissements de Paris. Le gouvernement ayant décrété la mobilisation de deux ou trois bands de gardes nationaux, cette détermination du pouvoir a été prise au sérieux par les intéressés, et l'on a vu nombre de pigeons se précipiter dans la cage de l'homme. Comme on le pense bien, la grande majorité des femmes, venues ou filles nubiens, se précipitent surtout de cette précipitation qui rapproche les conditions, supprime les tâtonnements, saute par-dessus les délais et rend faciles les moins coolants sur le chapitre du contrat et de l'apport matrimonial. Malgré l'ingratitude des temps, Harpagon n'y renoncera à marier sa fille, et la *sans dot* ne met pas en fuite tous les aspirants. Si la belle seure avait jamais fondé la république, assurément pareille mesure suffirait pour réconcilier ces deux grandes puissances. Les femmes ne diront plus que la république laisse subsister l'inégalité entre elles; qui ne voit au contraire que tous leurs anciens privilèges ont disparu, et que devant cette abjuration en masse du célibat par le sexe barbu, il n'est plus possible d'établir aucune distinction de fortune, d'âge, d'honneur, de condition, de teint et de cheveux.

On conte l'histoire suivante d'un de nos savants, d'un âge mur et d'humeur libérale, à qui a compris le beau sexe d'autour mer dans le bénéfice de la mesure, et il profitait naguère de l'occasion d'une mission scientifique pour se choisir une compagne sur le sol britannique. Plus occupé du *Zend-Avesta* et des livres de Zoroastre que des choses terrestres, notre savant se distinguait, sans le savoir, par le laisser-aller de sa tenue, et ses amis lui trouvaient la barbe inculte et l'ongle négligé; mais les plus absorbés ont leurs moments lucides, et il réclama d'un lion son parent le moyen de réparer des ans irréparables outrage, ajoutant qu'il avait été autorisé à se musser et qu'il était tenu de sacrifier aux grâces. — Va chez mon parfumeur, lui dit le vieux lion, et il le donna de beaux yeux, l'une pour le teint et l'autre pour les cheveux. Les savants se trompent comme les autres hommes, et le nôtre, à peine arrivé aux bords de la Tamise, fit un affreux quiproquo entre les deux félons, si bien que sa chevelure devint lâcheuse et que son teint prit la nuance *jus de réglisse*. Il attend le retour de sa nuance pour faire agréer ses vœux, offrant aux citoyens de Londres un exemplaire vivant du Français peint par lui-même.

Vous-vois voir quelque chose de plus rare et de plus étrange qu'un lébréasien qui se parfume et s'adonne, allez aux Variétés quand on y joue le *Lion enpaillé*; *ci-gît le commandant Mauduit*, le beau, le galant, le victorieux, c'était l'homme de toutes les fêtes, de tous les écotés, de toutes les heures, un lion tout crins, qui maintenant se laisse honteusement ronger les griffes par... — Qui? Par sa cuisinière. Il se peut que cette Babel soit avenante et jolie fille et digne d'un plus beau cordon que son cordon bleu, mais comment ferez-vous disparaître cette terrible odeur de vaiselle et de grailon, qu'elle apporte avec soi, comment expliquer d'une manière satisfaisante ce conglomérat de la veille tombé dans ces amours de torse et de pousse? L'autour voulait absolument refaire le vieux dard, pourquoi n'en tenait-il pas à madame Erard? Dans ce sujet de pièce dont le vrai titre devrait être: *Jépusse na cuisinière*, M. Guizot a trouvé jadis matière à une nouvelle variété plaisante, écrite de ce style chaud et coloré qu'on lui connaît, mais dans ce trajet périlleux qui sépare le roman du théâtre, que d'aimables qualités perdues; on l'a très bien dit, il s'agit ici bien moins d'un vaudeville que d'une élegie, on ne rit guère, si ce n'est de ces viveurs édentés et de ces pauvres lorettes qui sont en effet bien ridicules. Telle qu'elle est et nonobstant sa gaieté équivoque, son succès douteux et sa façon qui n'en est pas une, nous prions toutefois ce vaudeville à cinquante autres d'une réussite incontestable: le *Lion enpaillé* restera l'œuvre d'un homme de beaucoup d'esprit.

La Montansier nous a montré les *parades de nos pères* sous la perruque de Cassandre, le masque de Pierrot et l'habit d'Arlequin. Lesage et Piron, et vous autres, les Italiens Gozzi et Veronesi, puisque l'on punit dans votre Répertoire, pourquoi s'être montrés aussi discrets? De toutes ces farces qui laissent rien des nerfs, rien n'empêchait de composer une galimatias tout-à-fait réjouissante, et le grand pamer de la foire Saint-Laurent n'eût pas eu de fleurs bien conservées et très convenables pour cette anthologie. La bête manquée du père Cassandre, la stupide prétendence de Léandre le bellâtre, la grâce amoureuse de Columbine, la spirituelle andate d'Arlequin et la Louffonne naïvete de Pierrot, que de cordons à toucher, quelle richesse et quelle variété de tons, et l'amusant clavier à parcourir! Ne disons rien de ce vaudeville issu de la pantomime et traduit de l'arlequinade, sinon qu'il reproduit, pour la millième fois, les circonstances les plus frappantes de cette merveilleuse liade, où Léandre enlève Columbine à la barbe de Cassandre sous les auspices d'Arlequin. Hyacinthe est un fabuleux Pierrot, qui ferait plaisir l'astre du célèbre Deburau, et l'on a fort applaudi un prologue des plus spirituels et des plus plaisants.

De la nous arrivons à la Galté, où madame Ancelet a fait jouer, par extraordinaire, un très long et très noir mélo-

drame, les *Femmes de Paris*. Qui l'eût cru, qu'une si charmante étiquette servirait à un si vilain sac? Ce mélodrame, qui débute par un duel et un adultère, s'enjolie, chemin faisant, d'un assassinat, et finit par la punition du coupable et le mariage de deux innocents. Pour les amateurs de ces historiettes tendreuses, nous dirons que le comte d'Anglar a blessé en duel le comte de Bussy pour lui enlever sa femme; et le hasard ayant voulu que la victime portât ce jour-là toute sa fortune en portefeuille, arrive un affreux grelin qui achève Bussy et lui vole ses trois millions, ni plus ni moins que s'il s'agissait d'un simple madras. Madame de Bussy, devenue madame d'Anglar, s'acquitte de ses nouveaux devoirs en vertueuse mère de famille; mais M. le comte, qui n'est pas un homme de loisir pour rien, continue à se faire un jeu de la vertu des femmes, les femmes de Paris d'Anglar avait commencé par madame de Bussy et il continue par mademoiselle Léna, jeune fille connue du mystère et que la comtesse accable de ses bienfaits; pour satisfaire ses passions, le comte se leure avec une prodigalité que l'affaire d'argent avec un certain Laufferich, un très vertueux en apparence, et en réalité l'assassin de Bussy et le volour des trois millions, qui profite de l'occasion pour aspirer à la main de la fille du comte. Cette situation déjà fort louche et très embrouillée se complique des tentatives de M. d'Anglar contre l'innocence de mademoiselle Léna et des explosions de jalousie de sa femme; c'est ici que le détail *Prasin* se montre pour la seconde fois depuis la *comtesse de Souveeud* du Gymnase, mais l'imitation ne sera pas poussée jusqu'à l'empoisonnement, car M. le comte vient de découvrir un secret qui le jette dans la voie du repentir et du remords. Léna est sa propre fille, et le mélodrame finirait là et n'en serait que plus méritoire, s'il n'était nécessaire de tirer encore un peu la corde pour le mettre au cou du misérable Laufferich. Outre ce gentilhomme débauché et ce capitaliste assassin, des ébénistes dignes d'estime et de vertueux tapissiers parlent eloquemment dans cette pièce: l'un d'eux fait retrouver les millions volés, et pour l'en récompenser on lui adjuge la main de Léna. Une épouse exaspérée et furibonde, une grisette séduite et coupable, et une jeune fille qui est bien près de le devenir, voilà les *femmes de Paris* selon l'autour, et ce mélodrame est un tableau de leurs mœurs, de leur caractère et de leurs passions. Madame Ancelet, disait à la satire, et sans trop de peine elle a atteint la caricature.

Les Voyageurs nouveaux.

Reise durch Russland noch dem Kaukasischen Isthmus.

Voyage à travers la Russie à l'Isthme du Caucase, fait en 1836, 1837 et 1838, par M. C. Koczi, professeur d'histoire naturelle à l'Université d'Ucu.

(Suite et fin. Voir le n° 291.)

Le voyageur que nous venons de suivre à travers les steppes des Cosaques entre par Jekaterinograd et Waldkaukas dans les pittoresques et poétiques régions de la Circassie. Nous ne nous arrêtrons pas à la partie géographique de sa relation, qui n'est que la reproduction abrégée des nombreuses notions recueillies par M. Dubois de Montperoux. Mais après ces pages, il statistique, il trace d'une main babilée le tableau des mœurs, du caractère des Circassiens, rassemble avec art tous les détails discretement dans divers ouvrages sur cette race guerrière, et c'est ce tableau qui nous intéresse.

La Circassie se divise en six districts d'égale grandeur, et renferme 696,700 habitants qui appartiennent à quatre races différentes. Mais le temps a peu à peu tellement assimilé l'une à l'autre ces races primitives, qu'à présent elles forment entre elles un ensemble homogène. Toutes quatre sont douées de cette beauté de formes chantée par les poètes, décrite avec enthousiasme par les voyageurs. Les hommes ont la taille élevée, la tête large, les traits et les yeux larges, les pieds plats, la figure noble et fière. Les femmes ont le teint blanc et délicat, la figure vive, de longs et noirs cheveux et de larges yeux bleus. Pas une mère de famille en Europe n'attache aux charmes de sa fille autant de prix qu'une femme circassienne, et ne prend plus de précautions pour en assurer le développement. Exercices gymnastiques, ablutions fréquentes, bains d'eau froide, vêtements souples et légers, tout leur régime de vie favorise le libre élan de leur grâce et de leur force physique.

Des les plus anciens temps, les Circassiens ont conservé les mêmes mœurs et la même organisation. Dès les plus anciens temps, retirés dans leurs montagnes et leurs ravins, ils n'ont point altéré leur caractère dans le contact des peuples voisins; ils ont résisté bravement à tous ceux qu'une idée de conquête entraînaient vers leur région. Libres et fiers, ils ne se sont pas supérieurs qui se distinguent par son courage, par sa sagesse et sa fortune. La tribu se divise en quatre catégories: seigneurs, anciens, peuple, esclaves. Comme partout, cette dignité de seigneurs s'établit ici d'abord par l'adresse ou la force, puis elle devint héréditaire. Au quatorzième siècle, elle était dans toute sa splendeur. Peu à peu elle a considérablement décliné; elle a été réduite dans plusieurs districts à quelques vains privilèges, comme l'exemple celui qui confine un seigneur et à sa famille le droit exclusif des soldiers rouges. La guerre que la Circassie soutient depuis tant d'années contre la Russie acheminé de briser la suprématie seigneuriale en attirant le respect du peuple sur ceux de ses guerriers qui se signalaient par leur courage. Enquadrant les descendants des anciennes familles nobles s'engouffrent de leur origine, ne se marient que dans leur caste, et par conséquent, il se forme une noblesse secondaire composée des hommes que les princes appelaient dans leurs conseils et dont les charges et les distinctions honorifiques devinrent également héréditaires. Leur titre d'anciens implique point une idée d'âge; il signifie que ces hommes ont vieilli dans la sagesse et la prudence. Leur autorité, de même que celle des princes, est très

amplifiée. Mais ils ont aussi l'honneur de porter à leurs pieds un signe distinctif, une clausure jaune.

La troisième classe est celle du peuple. Sa situation s'est considérablement améliorée dans les derniers temps. Mais elle n'a jamais été aussi pénible que le dit Klaphroth, jamais aussi dépendante du pouvoir des princes et des nobles que le dit Dubois de Montperoux. Les Circassiens n'ont point été soumis à la rude condition du servage. Ils pouvaient quand ils le voulaient quitter leur maître. En choisissant un autre seigneur, ils en ont eu beaucoup qui se sont même affranchis de tout redoublement, et l'un a vu dans les dernières guerres des nobles du pays servir sous les ordres des hommes du peuple. Dans quelques districts pourtant, les princes, instruits de l'organisation de la société russe, ont profité de la leçon et sont parvenus à se faire reconnaître non-seulement maîtres absolus du sol, mais encore propriétaires des paysans qui l'occupent. Dans d'autres districts, les paysans jouissent de la diu et sont parvenus à se faire reconnaître non-seulement maîtres absolus du sol, mais encore propriétaires des paysans qui l'occupent. Dans d'autres districts, les paysans jouissent de la diu et sont parvenus à se faire reconnaître non-seulement maîtres absolus du sol, mais encore propriétaires des paysans qui l'occupent.

La quatrième classe se compose des esclaves (*prichil*). Pour la plupart Russes ou Tartares, capturés par l'armée ou envoyés sur le champ de bataille, Quoiqu'entre eux Circassiens sans un ami qui le protège, devient l'esclave de celui qui s'enpare de lui. Beaucoup de Polonais ont été ainsi arçonnés. Autrefois, on conduisait ces captifs à Anapre, on les vendait à la Turquie. Maintenant que ce commerce n'est plus possible, les Circassiens les gardent et les emploient à différents travaux. Les véritables prisonniers de guerre sont en général bien traités. Après plusieurs années de fatigues services il n'est pas rare que leur maître leur rende la liberté. Le maître dispose du reste d'eux. S'il les tue, personne ne peut lui demander compte de leur mort. S'ils les marie, les enfants qui proviennent de ce mariage lui appartiennent également à titre d'esclaves.

Il fut un temps où le prince imposait lui-même ses lois à sa tribu. Mais le peuple ne tarda pas à se révolter contre ce régime arbitraire. Maintenant toutes les questions d'utilité publique, toutes les causes litigieuses sont discutées et jugées dans des assemblées populaires. Chacun a le droit de convoquer une de ces assemblées. Selon l'importance du fait, les membres d'une famille ou les habitants d'une gare se réunissent autour d'un grand arbre comme les anciens Teutons autour du chêne druidique, comme les sujets de saint Louis autour du chêne de Vincennes. Dans les occasions importantes, la réunion se compose de plusieurs tribus et chacun y apparaît dans son plus beau costume. Les anciens et les jurés occupent la place du centre et choisissent parmi eux trois juges, un président. Pour qu'ils puissent être vus par eux et entendus, ils s'assoient par terre, et les assistants se rangent à cheval autour d'eux. Au milieu d'un silence profond, le président prend la parole, expose dans un discours plein d'images la question que l'assemblée est appelée à résoudre. Les anciens expriment ensuite leur opinion, puis les jeunes gens, après quoi le président recueille les votes de chaque membre de l'assemblée. La question se décide à la pluralité des voix. Ces assemblées commencent ordinairement le soir et se prolongent parfois jusqu'au milieu de la nuit. Princes, nobles, gens du peuple y exercent le même droit. Depuis la guerre avec la Russie, ces sortes de diées populaires sont devenues plus fréquentes et ont pris un caractère plus grave. Comme les Russes combinent dans un très grand secret leurs expéditions, il est difficile de les prévenir, et les assemblées ne peuvent délibérer que sur l'opportunité de défendre tel ou tel point, d'attaquer une forteresse, ou de tenter une invasion sur le territoire ennemi. Dès que le fait essentiel est décidé, tous les assistants jurent de soutenir et de combattre jusqu'à la mort. Bientôt ils se rejoignent avec leurs armes au lieu indiqué, choisissent pour chef les plus braves d'entre eux, partagent ensemble le même repas. Ils bivouaquent le soir l'un à côté de l'autre, le lendemain matin ils lèvent avec de l'eau tiède leurs chevaux, puis ils s'en vont camper encore la nuit à quelques lieues de l'endroit qu'ils doivent attaquer. Avant les premiers rayons de l'aurore, ils se précipitent comme un torrent sur les camps ennemis, entraînent les hommes, les bestiaux, et dispersent dans tous les villages. Mais souvent leur plan d'attaque est anéanti par de faux frères que la Russie sonde, qui, en leur qualité de Circassiens, assistent aux assemblées, et en révèlent les décisions aux officiers du tzar.

Ce peuple qui s'élançait à la guerre avec tant d'ardeur, qui voit d'un œil si ferme couler le sang dans les combats, n'a dans sa législation pas une seule loi sanguinaire. Le meurtre et l'adultère sont punis par une amende. Le mari a cependant le droit de tuer sa femme lorsqu'elle a manqué à la foi conjugale. Mais il est rare qu'il en use. Le droit dans son extension. Partout où il inflige une honteuse mutilation ou met on aux ornières, lui rase la tête et le renvoie à ses parents. Le séducteur, s'il n'est pas surpris *flagrante delicto* et égorge dans un accès de colère, paye son crime par une amende de vingt-cinq baïas.

Le vol n'est point qu'un crime que le coupable est pris sur le fait. Comme les Russes Spartiates, les Circassiens ont même une sorte de considération pour le jeune homme qui commet habituellement un vol. Seulement il ne lui est pas permis d'exercer son industrie dans les domaines de sa tribu; mais qu'il aille dans la tribu voisine enlever des vaches ou des chevaux, à son retour il sera reçu en triomphe par les habitants de son pays, et la jeune fille s'engouffrera d'être recherchée en mariage par un si brave citoyen.

Ce même jeune homme qui fait un si singulier usage des forces de sa jeunesse, doit être plein de respect pour les gens âgés. S'il commet une offense envers un vieillard, non-seulement il encourt les reproches de ses parents, mais il devient passible d'une assez grave punition. Il est rare qu'on ait à juger de telles fautes, tant le sentiment de déférence envers la vieillesse est enraciné dans tous les esprits.

Une autre qualité morale s'est transmise d'âge en âge sans altération parmi les Circassiens. Nous voulons parler de leur hospitalité. Chaque famille riche a, près de la maison qu'elle occupe, une habitation particulière qu'elle réserve à l'étranger, qu'elle dresse de ses plus beaux meubles et de ses plus beaux tapis. Dès que l'étranger entre chez ses hôtes, tous les membres de la famille se lèvent, et attendent pour se rasseoir qu'il la table, et, dès que le diner est fini, chacun cherche à lui procurer quelque agréable distraction; les jeunes filles chantent et dansent devant lui. Les jeunes gens qui, à son approche, déposent leurs armes en signe de soumission, les reprendront aussitôt s'il l'ordonne, et lui donneront le spectacle d'un de leurs exercices guerriers. Dans quelques districts, pour resserrer par un

symbole soteinel les liens qui doivent s'établir entre l'étranger et ses hôtes, la mère de famille lui présente son sein découvert. S'il y pose ses lèvres, et si, par là, il devient un fils adoptif et peut en toute sécurité parcourir les défilés les plus dangereux. Malheur à quiconque oserait l'offenser ! Toute la tribu au milieu de laquelle il a conquis ses droits d'hospitalité se lèverait pour le venger. Pour accablant ses droits, il faut que lui-même se rende coupable d'un meurtre ou d'un adultère, ja-quel se sa per-sonne est sacrée.

Dans l'ouest de la Circassie, la structure des maisons est très primitive. On plante quatre pieux en terre. A ces pieux on enlève des branches d'arbre, les interstices du feuillage sont remplis avec de la terre ou avec de la mousse. Le toit est en charpente. Dans l'habitat, les murailles sont faites au contraire avec de gros blocs de pierres brutes surmontés d'un toit plat, sur lequel, dans la belle saison, la famille circassienne passe la soirée. Le jour n'y pénètre que par la porte et la cheminée, le sol n'est ni carrelé ni planchéié. A droite du foyer est la place d'honneur, recouverte de tapis servant de couche la nuit au maître de la maison, et de siège le jour; à gauche est le banc des inférieurs. Le plus bel ornement de l'habitation, ce sont les armes étiquetées suspendues aux murailles. Les pauvres gens couchent là avec leurs bestiaux; les riches ont une étable séparée du corps du logis. Souvent aussi leur établissement se compose de plusieurs petits édifices distincts et il y en a pour les femmes, un autre pour les esclaves, un autre plus apparent pour les étrangers. Avec les cours et les jardins, une telle demeure occupe un espace assez considérable, et de loin ressemble à un petit village; mais il n'y a en Circassie ni villages, ni villes. Chacun cultive ce qu'il a, qui de là, selon sa fortune ou ses con-venances particulières.

Le père de famille règne là en maître absolu. Ses enfants sont une propriété dont il dispose comme bon lui semble. S'il lui plaît de vendre sa fille à un marchand, nul n'a le droit de s'y opposer. La pauvre enfant n'essie pas même de résister à ce hon-teux calcul. Elle s'en va gaiement parer le harem musulman. Parfois elle revient quelques années après, enrichie par de nombreux présents, et raconte avec orgueil à ses parents les hommages qu'elle a reçus.

A ces actes de démolition le même peuple allie, par un étrange contraste, des habitudes d'une pudeur extrême. Ainsi la jeune femme qui vient de se marier nous livre ouvertement de la vie conjugale avant qu'elle devienne mère. On la fait ronger en lui parlant de son mari. Il ne l'aborde que la nuit à la cheëbe, c'est-à-dire au moment où elle dort. Elle a des relations avec des ille-gitimes. Avec le titre de mère, elle conquiert ostensiblement veau d'épouse. Lorsque ces enfants sont grands, le père se place au rang de chef de famille, et peut aspirer à être admis au nombre des anciens ou des jeunes de la tribu.

Mais la pauvre mère ne jouit pas longtemps de ses devoirs maternels. Trois jours après sa naissance, son nouveau-né est remis à une nourrice, puis, si c'est un garçon, il est complètement abandonné aux soins d'un étranger. On ne sait précisément à quoi attribuer cette barbare coutume d'enlever à l'âge le plus tendre les enfants aux affections du foyer de famille. Il est probable que c'est pour les soustraire au danger d'être anéantis par l'ennemi ou par la peste, ou pour les soustraire aux dangers de la guerre pour leur inculquer, par-dessus tout le dévouement à la patrie. Quoi qu'il en soit, pendant de longues années, ni le père, ni la mère ne doivent s'occuper de leur fils; il est, sans restriction aucune, livré aux soins du maître, espèce de Chiron, qui doit tâcher d'en faire un Achille, qui lui enseigne à tondre un arc, à dompter un cheval, qui le dirige dans ses premières lentes, et le conduit à ses premiers combats. Lorsque le jeune guerrier est arrivé à l'adolescence, le gouverneur annonce aux parents qu'il a le leur ramener. Au temps indiqué, la famille prépare une fête solennelle, une fête à laquelle, dans les riches maisons, on convie des centaines de personnes, et qui dure quatre à cinq jours. Maître et disciple sont reçus en grande pompe. Des présents de toute sorte récompensent le premier de ses soins, le second fait son entrée dans la tribu au milieu des chants de guerre et des détonations de coups de fusil. Pour la première fois alors, la mère peut s'occuper de son fils, elle n'a pu ne se reconnaître, et, quelle que puisse être leur affection réciproque, leur cœur ignore toujours une grande part des plus douloureux, des meilleurs émois de la vie.

Les femmes ne sont point au Caucase, comme dans les autres régions asiatiques, condamnées à un injurieux isolement. Les jeunes filles mères, lorsqu'elles ont atteint l'âge de puberté, sont admises dans toutes les réunions, montent à cheval avec leurs parents et jouissent d'une grande liberté. Si un étranger arrive dans leur Gau, elles vont le visiter, elles lui souhaitent la bienvenue en lui portant des fruits ou des gâteaux. Il résulte de ces habitudes de liberté que le mariage n'est point ici, comme dans les autres régions de l'Orient un acte de soumission passive prescrit par la famille. On recherche ici comme partout les convenances de position et de fortune, mais le jeune homme veut avoir une belle fiancée, et la jeune fille repousse tout d'elle les prétentions de celui qui n'aurait enoie pris part à aucune expédition, qui ne se serait pas signalé en quelque circonstance par sa force ou son courage. Mais elle doit s'acquiescer à tous les vœux des sympathies qu'elle éprouve, et plus son amour est empressé, plus elle a fait, plus elle se sent libre et indépendante à son égard. Une fois pourtant qu'à travers cette réserve de commande il a pu entrevoir l'espérance du succès, il envoie un de ses amis chez les parents de sa fille brutalement négocier avec eux le prix du mariage. C'est un marché en règle qui se débat longtemps de part et d'autre avec une égale tenacité. Quelquefois il aboutit à la fixation d'une somme que le jeune homme n'est pas en état d'acquitter. Alors il rassemble ses parents, leur expose ses raisons, puis, si l'un d'eux accepte un rapin d'un certain se cotise volontairement non compléter sa dot. La jeune fille quitte alors le toit paternel et vient demeurer dans la maison de quelque parent de son fiancé. Celui-ci ne peut lui rendre ouvertement aucune visite. Il faut que le soir, dans l'ombre, il épie le moment où personne ne l'observe et se glisse dans sa retraite comme un coupable. Deux ou trois semaines après les fiançailles, on célèbre le mariage. A ce moment même, les deux époux ne peuvent encore avoir aucun rapport intime. Il est impossible. Il apparaît au milieu de la fête nuptiale comme deux convives inattendus, silencieux et enlarrassés. Le soir, la jeune femme se retire dans sa chambre. Son mari va se coucher dans d'épaisses broussailles. Dès que la nuit est venue, ses amis viennent le chercher, il a bien et d'aimé acheté sa femme, mais ce

contrat ne suffit pas, il faut qu'il lui sacrifie tout par un acte de violence, il faut qu'il enlève la vierge trompée, qu'il ose lui avouer son amour, qu'il se déballe uniquement à ses regards enflammés. Il s'avance avec précaution vers l'asile où elle s'est réfugiée. Tandis que ses amis arrêtent ceux qui font mine d'être surpris d'une si audacieuse tentative et de vouloir s'y opposer, il saisit sa femme d'un bras vigoureux, l'assoit sur son cheval, l'emporte au grand galop dans la maison qu'il lui destine, et tranche avec un poignard les liens de son corset.

Le lendemain le père vient le trouver et demander si c'est lui qui a enlevé sa fille. Sur sa réponse affirmative, il le somme d'aller payer le prix. Ce prix ne se paie point en argent, mais en objets et en denrées de diverse nature, tels que des armes, des bestiaux, des esclaves. Si la femme manque à ses devoirs, ses parents doivent restituer tout ce qu'ils ont reçu en ce mariage.

Le temps, ce grand maître, qui, de période en période, et parfois en quelques jours transforme la face des sociétés européennes, les temps n'a presque apporté aucun changement aux mœurs, au caractère des Circassiens. Ils se étaient il y a des siècles, tels ils sont encore à peu près aujourd'hui, dédaigneux ou ignorants de ce qu'on appelle les œuvres du progrès intellectuel, fiers de leur force physique, renommés pour toutes les entreprises où ils peuvent montrer leur audace.

La guerre, et à défaut de la guerre, la chasse aux bêtes fuyes, voilà ce qui fait leur joie et leur orgueil. L'agriculture n'est pour eux qu'une occupation fastidieuse à laquelle ils ne se livrent qu'autant que le besoin les y oblige. Quand ils ont défriché un terrain, ils l'ensemencent jusqu'à ce qu'il soit épuisé, puis ils vont en défricher un autre plutôt que de féconder le premier en y jetant de l'engrais. Leur principale richesse consiste dans leurs bestiaux. Les bœufs représentent le numéraire du pays. Les chevaux ont une valeur idéale. De même que l'arabe, le circassien aime Dieu et son coursier. Il en garde avec soin la généalogie et lui imprime sur les flancs un signe de distinction.

L'industrie circassienne est restreinte à la fabrication des armes et des ustensiles de première nécessité. C'est l'œuvre des hommes. Les femmes tissent des vêtements en poils de chèvre, façonnent des tapis et des fourreaux de sabres. Dans de telles conditions, le commerce ne peut être que très borné. Dans l'intérieur de la contrée, tant de bœufs équivalent dans les transactions à tant d'écus; sur les côtes, le numéraire est figuré par les esclaves. Un esclave équivalait à 1,000 livres de cire ou de miel. Mais ce n'est qu'un signe de convention. La plupart des esclaves se vendent plus cher, et le marchand turc ou arménien n'achète pas à moins de 7 à 8,000 piastres (1,500 à 2,000 fr.), une belle fille circassienne.

Depuis que les Russes arment les côtes de la Circassie, le commerce des esclaves a considérablement baissé, et celui des fourreaux a pris, par contre-coup, plus d'extension. C'est de la Circassie qu'on tire une grande partie de ces praux d'agucans connues sous le nom de peaux d'Astracan, et une quantité de peaux de loup, de renard, de martre, de chamois. De là, les marchands étrangers tirent aussi chaque année des milliers de livres de miel et de cire. Ils apportent en échange des étoffes de soie, de laine, de coton. Les Circassiens fabriquent eux-mêmes leur poudre et se procurent du tabac et quelques médicaments, mais le plus souvent on n'a recours qu'à des remèdes superstitieux, à des moyens empiriques. Le peuple est convaincu que toute maladie est produite par la présence des méchants esprits, et comme l'action de ces esprits, dit-il, est beaucoup plus dangereuse la nuit que le jour, chaque soir, pour les chasser, on fait un sacrifice vacarme dans la chambre du patient qui n'en peut mais; souvent aussi on recourrit au moyen qui se pratique fréquemment encore en Turquie et dans les pays voisins, le Coran. On déchire des lambeaux de papier que l'on fait voler au malade. Si ce texte sacré ne sulgquo point la puissance des mauvais génies, si le malade succombe, alors toute sa demeure retentit de sanglots et de lamentations; les femmes poussent des cris désordonnés, s'arrachent les cheveux, se meurtrissent le visage; les hommes se frappent le corps avec leurs poings et courent de côté et d'autre comme des insensés. Après cette première explosion de douleur, on prépare les funérailles. Les femmes et les jeunes filles se livrent sans beaucoup de cérémonie; mais l'inhumation d'un vieillard, ou celle d'un guerrier frappé d'une mortelle blessure dans le combat se fait avec une pompe solennelle; si cet homme est pauvre, tous les membres de sa tribu doivent contribuer aux frais de sa sépulture et au repas dans lequel on lui dit un dernier adieu. Il est revêtu de ses plus beaux habits, couché sur un tapis au milieu de sa demeure; devant lui se tient sa veuve avec un mouchoir blanc à la main; de chaque côté se rangent ses parents et ses amis. Quand tous les assistants sont réunis, on le prend par les bras, on essaie de le soulever pour montrer que sa force est éteinte, puis un vieillard s'avance et dit: Dieu l'a voulu. Pendant trois jours, il reste ainsi exposé à tous les regards, puis les jeunes gens viennent le chercher pour le porter au cimetière. Un prêtre marche en tête du convoi en levant le Coran. Des coups de fusil et de pistolet saluent celui qui aime cette antique guerre. Trois fois on brandit sur sa tête la hache de son poignard; trois fois on prononce autour de sa tombe son cheval de bataille, puis on lui coupe une oreille en mémoire de ce triste jour. Quand il est en-couvert, la tête tournée du côté de la Mecque, sa fosse est recouverte d'un monticule de terre, et sur cette fosse on égorge des bœufs, des moutons, et dans une partie est distillée aux pauvres, tout le reste est réservé pour le banquet des funérailles. Dans les riches familles ce repas de nuit se renouvelle plusieurs fois avant la fin de l'aube. On le fait en plein air, près de la sépulture du mort, et des centaines de convives y prennent part. La fête funéraire se termine par des chants dans lesquels on célèbre la gloire du défunt par des daises et par des lites assez souvent sanglantes. Pour un guerrier illustre, ces réjouis-sants s'organisent plusieurs années de suite avec une telle prodigalité,

qu'elles entraînent la ruine de toute une famille et parfois même de toute une communauté.

Dans les différentes phases de la vie des Circassiens, nous voyons constamment reparaitre les pratiques de la religion musulmane. Cependant leurs ancêtres furent chrétiens, et, d'âge en âge, il s'est conservé parmi eux plusieurs usages chrétiens. C'est ainsi qu'à l'âge de huit ans tous leurs enfants sont baptisés; c'est ainsi qu'ils considèrent avec respect les ruines des anciennes églises chrétiennes, et les croix qui s'élevaient encore en plusieurs endroits. Bien plus, ils déposent même quelquefois comme un talisman sacré une croix en bois sur leurs objets les plus précieux, ils célèbrent avec une piété chrétienne la fête de Pâques, et une autre fête plus caractéristique enoie en l'honneur de la vierge Marie. Cette fête n'est point souillée par des sacrifices sanglants. Ils offrent à la mère de Dieu des gâteaux de miel et la prient de bénir leur récolte, de veiller sur leur sainte. Mais ils ne se rendent pas compte de ces pratiques chrétiennes, et ils sont sincèrement dévoués au dogme mahométan. C'est au nom de ce dogme que Schamy, leur ardent Abd-el-Kader, les appelle aux armes et les conçoit sur le champ de bataille. C'est cette religion du Coran, cette religion du glaive qui depuis dix ans soutient leurs mâles ides d'indépendance, exalte leur courage et leur donne, avec leurs fiers sentiments de haine nationale, la force de résister à l'ambition du czar, à l'envahissement de ses légions.

X. MARMER.

Les chartistes et les Irlandais.

Il y a quelques mois, à en croire certains journaux, l'Angleterre et l'Irlande étaient menacées des plus graves révolutions; tandis que l'Irlande s'appretait à s'insurger tout entière contre l'Angleterre et à secouer enfin un joug abhorré, la moitié de Londres se disposait à incendier, piller, égorgier l'autre moitié. Peintes ou vraies, ces terreurs sont complètement évanouies aujourd'hui. En moins d'une journée ces deux conspirations en apparence si effrayantes, qui devaient éclater presque à la même heure, et qui viennent de se dénouer la même semaine devant les cours d'assises de Londres et de Clonmel.

On n'a pas oublié la grande démonstration chartiste qui devait avoir lieu à Londres, en avril dernier, et qui a ridiculement manqué, environ ces jours derniers, le *Constitutionnel*. Deux cent mille hommes devaient escorter jusqu'à la chambre des communes un pétition; ils devaient peser par leur nombre et leur audace sur les délibérations des membres de cette assemblée; au besoin ils devaient concourir par la force le droit de parvenir jusqu'aux représentants. Londres tout entier fut agité par la menace de cette procession; elle avait sous les yeux l'exemple de notre révolution; elle trembla un moment d'être soumise à une épreuve si terrible. Mais l'événement prouva dès lors que le chartisme n'était qu'une véritable mystification. Le jour indiqué, quelques milliers d'individus seulement se réunirent autour du char qui portait la pétition; à l'entrée du pont qui devait les conduire à la chambre des communes, ils se dispersèrent devant le bâton des habitants de Londres, transformés en constables de circonstance. La grande pétition même n'avait rien de sérieux, car elle était illégitime, en guise de signatures, de toutes les plaisanteries que le vocabulaire des rues de Londres avait pu fournir.

Ce n'était toutefois que le premier acte du drame burlesque que méditait le chartisme. Après les coups de bâton du dénouement, les acteurs s'étaient retirés dans les clubs, et là, plus d'un honnête chartiste, avant de rentrer se coucher le soir, prenait le passe-temps de vociférer les plus terribles menaces contre le gouvernement anglais et contre ses satellites. Il faut ajouter, comme une excuse, que la plupart de ces clubs se tenaient dans des tavernes, et que la bière et le gin n'étaient pas sans influence sur l'imagination des orateurs.

Dans le courant du mois d'août dernier, l'effervescence était, à ce qu'il paraît, perdue ou comble. La police apprit qu'on ne parlait de rien moins que d'attaquer la force publique, de renverser le trône britannique et de remplacer la reine Victoria par « la grande Chartre ». C'était le second acte de la pièce qui avait commencé en avril. Ils ne devaient pas être plus sérieux l'un que l'autre.

Des espions avaient pénétré de longue main dans le sein des clubs chartistes; ils s'étaient fait affilier; ils avaient su obtenir la confiance générale et ils possédaient tous les secrets de l'association. Un matin, le gouvernement apprit par eux que les chartistes s'organisaient pour le combat; qu'ils faisaient provision d'armes et de cartouches, et que le jour et l'heure de la révolte étaient même fixés. L'ordre d'arrêter les coupables fut aussitôt donné. La police, instruite du lieu où devait se réunir le comité général chargé de la direction du mouvement, y pénétra et s'empara de ceux qui le composaient.

Le lendemain matin, Londres apprit avec effroi qu'il avait été menacé une seconde fois de se réveiller en pleine révolution, et il attendit avec curiosité le procès des prévenus pour connaître toute l'étendue du danger qu'il avait couru.

C'était le 20 août que cet événement éclatait. La cour criminelle fut saisie de la cause; le jury fut convoqué. En moins d'un mois l'attorney-général avait instruit l'affaire. Le 22 septembre les débats commencèrent. Le débat eut quelque solennité. L'acte d'accusation exposait que les chartistes avaient formé une association secrète qui avait de très grandes ramifications, et qui correspondait avec les repêchers de la Jeune-Irlande. Cette société avait à sa tête un comité composé des délégués des différents clubs. C'est dans ce comité que la question d'un soulèvement et d'une révolution avait été posée et résolue affirmativement. Le président avait voulu s'opposer à ce qu'on eût recours à la

force, et il avait proposé au comité de prendre une décision dans ce sens, mais il avait été hué. Le secrétaire avait à son tour demandé que la proposition du malheureux

gardage et de lanfarronade, sans doute, ont été condamnés à la déportation à vie. L'insurrection irlandaise était plus sérieuse que le com-

n'offrent maintenant qu'un médiocre intérêt. La défense, on le sait, fut aussi vigoureuse que l'attaque avait été faible, et le gouvernement anglais paraît résolu à se montrer aussi

président fut « ajournée au jugement dernier, » et cette motion avait été votée avec des tonnerres d'applaudissements. En conséquence le comité avait convoqué lesdélégésdes chartistes des principales villes manufacturières et de l'Irlande, à l'effet de se concerter avec eux sur un plan d'insurrection. On leur avait demandé, ainsi qu'à chacun des membres du comité, quel était le nombre d'hommes dont ils pouvaient disposer, et, selon l'usage, ils avaient promis une armée. Le plan de campagne avait ensuite été formé. On était convenu d'attaquer les postes de la police et d'y mettre le feu, ensuite on devait se porter aux chemins de fer, couper les rails et incendier les stations. Enfin on livrait combat aux troupes royales, et, avec un peu d'effort, on faisait triompher la grande Charte.

Tels étaient, dit-on, les projets adoptés dans le comité, lorsque la police interrompit ses délibérations.

Il faut dire maintenant combien d'hommes avaient participé à cette conception hardie, et combien ils étaient pour la mettre à exécution.

Ils étaient quatre. Quatre pour désarmer la police, incendier les postes, couper les chemins de fer et vaincre les troupes de la reine! Les partisans actifs de la grande Charte n'ont pu mettre en ligne, au jour du danger, plus de quatre hommes. Ces malheureux fous, coupables seulement de ba-



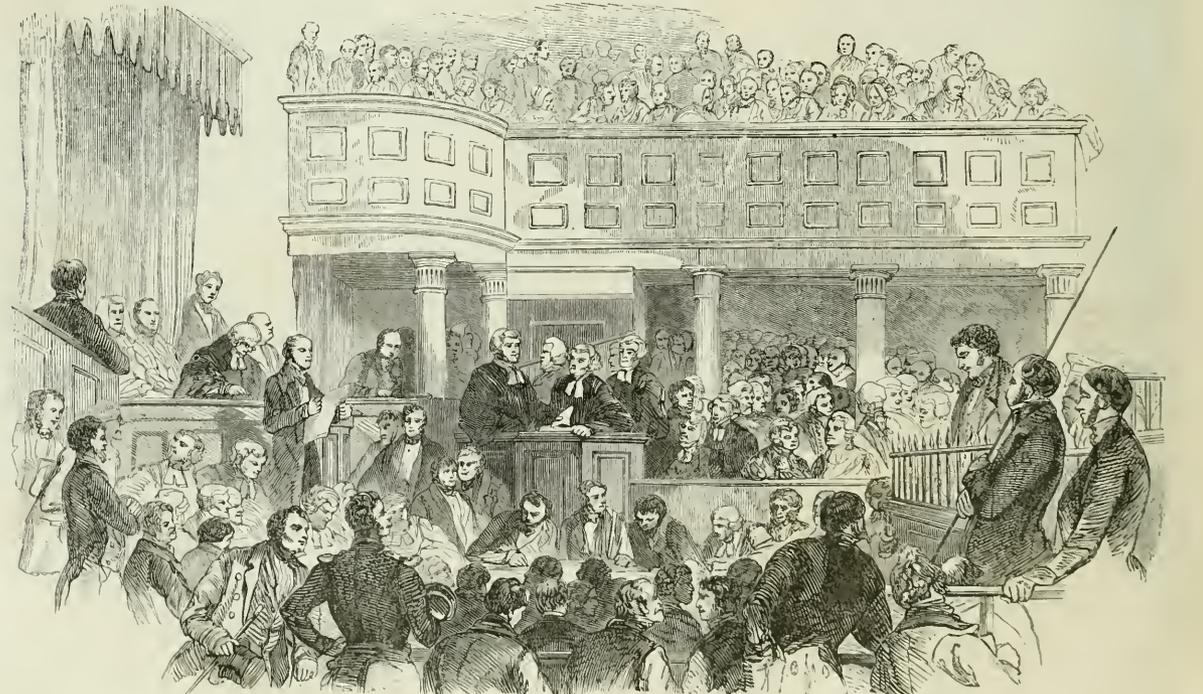
Irlande. — Commission spéciale de Clonmel, Chambre des Jurés.

plot chartiste. Elle aura peut-être un dénouement plus tragique. On connaît son avortement ridicule. Il est inutile de rappeler ici des faits suffisamment connus, et qui d'ailleurs

severe qu'il a été énergique. Les arrestations et les désarmements continuent, les tribunaux siègent en permanence et certains organes modérés de la presse anglaise semblent craindre que des condamnations capitales ne soient prononcées et exécutées.

Déjà l'un des chefs principaux de l'insurrection, M. Smith O'Brien, le premier qui ait été jugé, vient d'être déclaré coupable de haute trahison par le jury de Clonmel, qui l'a recommandé le plus fortement possible à la merci de Sa Majesté la reine... Ce procès a duré neuf jours, mais il n'a offert aucun incident digne d'une mention.

Le plus grand de nos dessins représente l'ouverture de la commission spéciale qui siège en ce moment à Clonmel pour juger O'Brien et ses complices. Le plus petit représente la chambre dans laquelle on enferme chaque soir le jury. Personne n'ignore qu'à partir du moment où ils entrent en fonctions jusqu'à celui où ils rendent leur verdict, les jurés, en Angleterre, ne peuvent communiquer sous aucun prétexte avec le dehors. Le dimanche seulement il leur est permis de vaquer à leurs devoirs religieux, mais ils sont gardés à vue. Les autres jours ils sont enfermés à la fin de chaque audience dans une chambre commune, où, comme on peut en juger par notre gravure, ils prennent leurs repas, font leur toilette et se livrent au sommeil



Irlande. — Ouverture de la commission spéciale à Clonmel.

M O'Brien a entendu, sans manifester la moindre émotion, la lecture du verdict, qui est pour lui un arrêt de mort. La veille, sa femme était accouchée d'un fils. Son sort excite

en Angleterre un intérêt général, mais l'Irlande presque toute entière paraît avoir lu avec une profonde indifférence le compte-rendu des débats de ce procès criminel, qui se ter-

minera peut-être par l'exécution d'un homme de cœur dont le seul crime est, après tout, d'avoir trop vivement combattu aux souffrances de ses timides et ingrats concitoyens.

Un peu de tout. — Caricatures par Cham.

L'humanité parvenue, selon Fourier, au dernier degré de la perfection phalanstérienne, sera dotée d'une queue terminée par un œil. Avantages et inconvénients de cet appendice.



Phalanstérien âgé avec des abat-jour sur ses yeux.



Phalanstérien étudiant la botanique en même temps que l'astronomie.



Précautions à prendre par les phalanstériennes.



Art 1^{er}. La République reconnaît à tous la liberté d'aller et de venir.



L'inviolabilité du domicile reconnue.



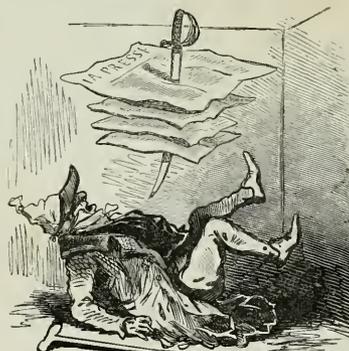
La famille est abolie, mon fils. Je vous mets à la porte, mais voici 6 sous pour prendre un omnibus.



Votre port d'arme. — Voilà. — Si vous n'avez que celui-là, vous allez me suivre à la mairie.



— Que faites-vous là ?
— Je me mets à la post'afin d'arriver dans mon pays pour 20 centimes.



L'épée de Damoclès. — Rêve d'un journal riche.



L'administration décidée à avoir des abonnés.



Le régisseur garnissant ses loges pour faire la répétition du public.



Il signor Labuche étonné de voir son nom sur l'affiche.

La République en Province.

MON CHER DIRECTEUR,

Octobre 1848.

Voici un mois c'était une fuite universelle: on s'échappait de Paris, on brisait sa chaîne de tous les jours, on s'échappait, on se dérobait, on s'évadait à qui mieux mieux et sans regarder derrière soi; tous les chemins étaient semés de fuards en rupture de ban parisiens. Quelle joie de pouvoir enfin, après ces six grands mois de l'oppression, se tirer de la mêlée, se soustraire à la tourmente!... aux champs, aux champs! allons voir si la rose... allons respirer un peu d'air pur, un peu de calme et de paix: laissons derrière nous les terribles idées du jour pour aller chercher la-bas, derrière les coteaux ombragés, ce bon petit Dieu, doux et pacifique, le Dieu des bonnes gens!... Beaux projets, belle évasion, joyeuse évasion! mais, hélas! à peine assis sur les coussins de la lourde berline, vous retrouvez côte à côte, auprès de vous, tout ce que vous fuyiez: les soucis de la ville et ceux du lendemain, les souvenirs tumultueux, les inquiétudes sombres, la fièvre politique, le conflit d'opinions, d'idées, de systèmes, les premiers Paris et la profession de foi Louis, les jours harassés, cahotés, l'esprit endolori autant que le corps, vous touchiez enfin au terme de votre émigration, lorsqu'à travers bois vous aviez gagné le bienheureux château et que vous paraissez sur le seuil du salon tant désiré, au fond de quelque Bourgogne hospitalière, — l'aimable châtelaine, seule avec les gazettes, s'assombriait sur une motion de l'illustre fluvignier; tandis que le maître du logis était parti avec ses vigneronnes pour le club communal...

Le lendemain sans la feuille, comme vous goûtiez avec délicatesse la double fraîcheur de l'ombre et des gazons: — Pardieu, mon cher, s'écrite votre hôte sans plus de transition, savez-vous bien que nous commençons, nous, à nous laisser un peu de votre Paris: il y a assez longtemps que nous sommes des marionnettes dans votre puissante main; le fil est rompu, je vous en prévient. Tant pis pour vous qui l'avez trop tiré. On dit, avez-vous donc pris au sérieux le mot de ce farceur d'Heine qui disait: « Paris se soucie de ce que pense la province comme la tête de ce qui pourrait penser les jambes? » Alors, mêlez-vous de vos jambes, je vous le conseille; Paris se passe fort bien de notre opinion, à nous campagnards, nous savons cela, mais que diriez-vous si un beau jour nous voulions nous presser de Paris? Hein? L'éducation des gens se fait petit à petit, mon cher, et si dur qu'on ait le cerveau, il finit bien par y germer quelque chose. Nous apprenons lentement, mais en revanche nous oublions peu nous autres; et, quand vous voudrez, nous vous ferons votre compte tout au long: — 93, le Directoire, le Consulat, l'Empire, deux Restaurations, 1830, et pour couronner le tout, votre nouvelle République. Voilà depuis cinquante ans le jeu que nous fait jouer Paris: à nos frais, bien entendu; vous êtes les joueurs, nous sommes l'enjeu... très bien! Mais franchement, la, vous imaginez-vous que les choses puissent toujours aller de ce train? Nous y avons mis, Dieu le sait, assez de patience et de bonhomie; toutes vos volte-faces nous ont trouvés faciles et dociles, et notre pesanteur naturelle s'est accommodée, tant bien que mal, à votre perpétuelle noblesse. Nous avons subi votre première République, adoré votre Empire; en 1815, vous avez capitulé, nous avons jeté nos armes, quelque regret que nous en eussions au cœur; en 1830, nous applaudissions encore le beau coup que vous veniez de faire. Aujourd'hui, nous voici soudain en République, par votre grâce... nous ne disons pas non; mais chez nous on commence à réfléchir. Ceux qui savent compter se disent: un million de Parisiens contre trente-quatre millions de Français, parler de ceci est fort, que Paris tourne à tous les vents, c'est son humeur, qu'il soit la girouette, nous sommes la maison, et nous ferions bien de rester fixes. Car, enfin, s'il plaisait demain à Paris de dévoter le phalériste ou le régime icarien, s'il lui prenait fantaisie de couronner Nicolas ou le grand-turc-halle-la, mes chers messieurs, et tenez-vous le pour dit: à la première conversion, vous vous convertirez tout seuls, et vous vous défilerez entre vous jusqu'à ce que vous en ayez assez, c'est-à-dire jusqu'à la fin des fins... Amen!...

Vous ne seriez pas au bout de la tirade; mais le terrible orateur avise certain rustique, à lui, qui traverse le parc le bonnet sur l'oreille et la fourche sur l'épaule: — Hé! Pierre, dis-nous donc un peu en passant ce que tu penses, toi, de nos faiseurs de République? Pierre ôte son bonnet et ricane: — M'est avis, à moi, monsieur, qu'il n'y a rien de fait tant qu'on n'aura pas brûlé ce gueux de Paris, et que ceux de la Bourgogne ont bien assez de Dijon comme ça!

Brûler Paris! Notre homme, en proposant ce beau remède, a un air de contentement forcé qui atteste sa sincérité, il y a pas un coin du globe que ses rayons n'éclairaient, et que le jour où Paris serait anéanti, l'horizon! Pour le citoyen Pierre, Paris c'est l'impôt de 43 centimes, à Paris c'est la source ou le foyer de tout le mal terrestre, à Paris dévore la France, Paris extorque à la province son argent et son sang; avec Paris on ne peut dormir tranquille; il faut dérouiller son vieux fusil et fondre des balles. Pierre a un petit bout de vignes et il est convaincu que Paris veut le lui voler. — Je suis Bourguignon, dit Pierre, et j'ai bien assez de Dijon comme ça!... Dijon n'a-t-il pas essayé, aussi lui, de faire des barrières?...

La-dessus, monsieur le curé, un Montesquieu en soutane, qui trouve la beauté de son esprit plus convenablement logée au château qu'à la cure, entreprend la démonstration théorique ou métaphysique de cette proposition, suffisamment claire d'ailleurs, que vient d'émettre en passant le citoyen Pierre: *il est, il faut brûler Paris*. — Non que ce digne ecclésiastique se serve de termes aussi contraires à la

charité chrétienne; mais, quand on vient de Paris, on entend à demi-mot la métaphysique. Donc monsieur le curé ne parle que de centralisation: c'est son mot, ou plutôt c'est son thème. La centralisation est bonne en soi, puisqu'elle constitue l'unité de toutes les parties de la France; mais, — savez bien le raisonnement, — mais cette concentration doit profiter, par un juste retour, au pays tout entier. Si Paris absorbe plus qu'il ne rend, en d'autres termes, s'il garde pour lui seul les avantages que lui donne la centralisation, au lieu d'y faire participer le reste de la nation, — enfin s'il devient « un centre égoïste, — posez le mot, — des lors la France est dans son droit en résistant à l'attraction parisienne; chaque province doit cesser de rayonner vers Paris et abandonner la pauvre ville à elle-même. — Ainsi Pierre veut nous brûler; monsieur le curé, plus charitable, propose une conclusion moins inhumaine: théoriquement, il nous condamne à mourir de faim. Et, non content de nous couper les vivres, il trait même jusqu'à détourner le cours de la Seine; mais monsieur le curé ne veut pas faire tort à la Normandie, située au-dessous de Paris; grâce aux Normands, on nous laissera donc de quoi boire!

Pour peu que vous répliquiez à une logique si cruelle, que vous restera-t-il, je vous le demande, de votre apprenti-roi, et quel plaisir retirerez-vous de votre promenade au bois, si le bois est hanté par cette politique implacable? Quellez donc la noisette avec cette perspective souriante de manger de pain et de luyer! — Heurcouscous! voici le diner qui sonne; autant de pris sur l'ennemi; mangions par provision pour le temps où nous ne mangerons guère.

Vous trouvez à table un cercle de convives, des voisins voisins, personnes aimables, au demeurant, qui vivent encore entre elles comme du temps de la tyrannie, familiarément et poliment; mais les affidés du citoyen Longepied appellent tout ce monde-là une réunion de j... l...; aussi votre républicanisme doit-il se tenir ici sur l'extrême réserve. — A peine êtes-vous assis qu'un vieux monsieur, votre voisin de droite, se met à grogmeler entre ses dents d'un air qui n'annonce rien de bon. C'est un ancien officier retraité; son ruban rouge vous garantit qu'il a vu le danger de près. Dans ce temps-là notre capitaine n'avait peur de rien; aujourd'hui il a peur de son journal. — Avez-vous lu les nouvelles? demande-t-il à l'anjoulyon. — Les mots ne sont rien; c'est le ton qu'il faut saisir. Tout est dit: l'alarmiste se déclare, l'alarmiste de campagne qui vit vingt-quatre heures, huit jours, un mois sur une panique. Vous le voyez dans les sinuïtes, et il rumine amèrement un fait Paris; vous le rencontrez sur son bidet, trottant dans les vertes allées, et il pèse doulousement en lui-même deux lignes de cette terrible *Gazette d'Augsbourg*, le croque-mort de la presse. C'est donc lui naturellement qui a le plus de hâte de parler; car la peur est comme un dérivatif, et, bon gré mal gré, il faut qu'il se gratte. Les autres convives ont trop d'appétit encore pour dire un mot; mais notre capitaine oublie déjà son assiette, il penche à demi sur terre et semble regarder au fond, tout en prononçant de lugubres paroles: — Nicolas est en marche avec 800 000 hommes; il paraît que cette fois on démembrera la France; les clubs ont mis le feu aux fourneaux la nuit dernière; le préfet, qui est un *roge*, cache dans sa poche la dépêche télégraphique; Henri Y vient de débarquer à Marseille; à Lyon la guillotine fonctionne nuit et jour pour le compte du socialisme, etc., etc.; toutes les inventions les plus sinistres, toutes les éventualités les plus noires, sans compter encore le rétrospectif: d'horribles anecdotes sur tel ou tel personnage révolutionnaire, d'épouvantables forfaits commis sur les barricades de juin ou ailleurs, des morts déterrés et mutilés, oui, mesdames, hachés en morceaux.

Ici toute la table se récrie; les uns rient, les autres frissonnent; mais le fonceur novelliste va continuer à vider son sac d'épouvantes: il est temps que votre voisin de gauche lui ravisse la parole. Celui-ci est un *réactionnaire* du genre gai; homme du monde, ancien sous-préfet, destitué sous le prétexte spécieux qu'il était légèrement allié à M. Guizot, spirituel d'ailleurs, bien élevé et rebassant son ironie par un tenu grave et une mine discrète. M. de... Trois Étoiles à pris, ma foi, la République par le côté joyeux, et je suis sûr que M. Ledru-Rollin et consort ne savent pas à beaucoup près aussi plaisants. Voulez-vous la gazette scandaleuse de notre révolution, demandez à l'ex-sous-préfet; il a les mains pleines des sottises, des ridicules, des énormités révolutionnaires, et il ne demande pas mieux que de les ouvrir. M. De... à l'habitude de dire: « Dans deux ans d'ici, ceux dont l'esprit aura survécu se réjouiront bien: en attendant cet heureux terme, il prend lui-même une avance assez réjouissante. Depuis six mois il a tout vu, tout entendu, tout retenu. Quelle mémoire de réactionnaire! Prenez bien garde à ce que vous direz, républicains de la veille, l'ex-convaincu de M. Guizot enregistreur juré par jour sur les tablettes de son souvenir toutes les infortunes de votre éloquence. Il possède son Flocon sur le bout du doigt, et il est capable de dresser un Denosthéniana à l'usage de M. Olivier de Marseille. Puis une foule de mots charmants que ses infâmes aristocrates ont la noirceur de faire pour se venger de la République démocratique et sociale; puis encore une multitude d'historiettes, plus ou moins pittoresques, qui courent sur les dettes, les amours, le passé; puis par-dessus le tout tel de nos modernes trillans. — M. Xavier Barrieu à des opinions de la veille et du linge du lendemain. — M. Pascal Duprat a reçu une mission pour Inspruck, mission délicate, à cette fin de *démocratiser* les maîtres d'études tyroliens. — M. Avond, surpris par un mari, s'est échappé vêtu uniquement de ses vingt-cinq francs; — M. Germain Sarret se prépare à écrire la biographie de M. Sarrans jeune, etc. Mais ce sont surtout MM. Les préfets républicains qui offrent une joyeuse prise à la malice du fronleur.

C'est moi de préfet, prononcé au milieu des dédats de tire, une jolie dame, souveraine dans le département voisin

fait une petite moue fort expressive et place tout doucement ceci: « Le nôtre (notre préfet, est un ancien tanneur veuf. — Mais, madame, répond le curé avec modestie, si ce tanneur a du mérite... tous les Français étant égaux devant la loi... — Le Jean... l'âme se met à rire: « Je vous accorde, monsieur le curé, qu'il y ait tanneurs et tanneurs comme fagots et fagots; mais voilà tout, ne m'en demandez pas davantage, je n'entends rien, voyez-vous, à la politique; je place seulement dans le choix des autorités comme une question de convenance. A Paris, personne ne se connaît; vous êtes aisément ce qu'on vous fait; en province, les gens ne s'improvisent pas ainsi; vous avez beau faire, pour nous votre tanneur nommé préfet n'en reste pas moins tanneur; et, à mon avis, la République nous devait mieux que cela... dans son intérêt même: l'autorité n'est, à mon goût, que gagner à avoir le menton rasé et à porter des gants. Voulez-vous savoir ce que disait tout haut notre seigneur et maître, le commissaire du gouvernement?... demandez à mon mari... »

Tous les yeux se tournent vers le mari, lequel est heureux de nous communiquer l'admirable mot du proconsul, ami particulier de M. Caus-sivière: — « Les aristocrates me traitent d'homme mal élevé parce que j'ai dit en public que les rois étaient tous des J... F...!!! »

Ainsi s'achève le dîner. Au sortir de table, on annonce deux visiteurs, M. et madame de B... Vous voici bien étouffé, plus un mot de politique! Sans doute vous vous attendiez à une recrudescence, pour faire un peu les nouveaux-venus; mais non, chacun se tait; on parle luzerne, vendanges, chasse, tout ce que vous voudrez de champêtre et d'insignifiant. Avec cela un air gêné, pincé, sur toutes les figures; vous diriez autant de personnes à l'étroit. Décidément, — je prends le mot de M. Sainte-Beuve, — il y a ici une *sous-entendu* quelconque. Qu'est-ce donc que M. et madame de B...? De nouveaux fonctionnaires, peut-être, devant qui le serait maléant de faire de la réaction! Toutot, vous n'y êtes pas, il faut que je vous donne la clef de l'énigme. M. et madame de B... sont tout simplement ce qu'on appelle, en politique, des *boudours*. En février, ils ont perdu un siège de procureur-général qu'ils tenaient depuis 1815; *indé vire*. Aussitôt se sont-ils retirés dans leurs vignes, avec une ranche mauvaise stéréotypée sur leurs traits pour la fin de leurs jours. Allez chez eux, toutes les persiennes de leur maison restent éternellement fermées du côté qui regarde la route; l'herbe pousse si viguement dans la cour qu'a coup sûr ils ont pris soin de l'y venir eux-mêmes; dans les appartements, il fait noir et humide; au salon, les vases de la cheminée sont vides de fleurs; sur le piano, s'étend une fine couche de poussière, comme une frange imperceptible qui tient les notes captives. Pas un capitif, pas un mouvement; on cause à voix basse, les domestiques ont l'air en deuil. M. et madame de B... ne reçoivent, ne lisent aucun journal; ils affectent de ne pas dire un mot qui ne soit, en quelque sorte, *de la veille*; le comble de l'impolitesse serait de toucher devant eux aux choses du moment. Et néanmoins, il sort ce ménage bouleux, il rend quelques visites à ses voisins; n'adhirez-vous pas ce raffinement de mauvaise humeur? vain raffinement de sa part, ne vous y laissez pas prendre; M. et madame de B... veulent afficher leur bouderie et l'ingérer à ceux qui ne boudent pas. — Maintenant ils sont avec vous dans le salon de votre hôte; il faut que tout le monde boude à leur honneur. Vous vous réjouissez déjà de cette trêve apportée à l'éternelle discussion; mais, avec les boudours, vous voilà pris, pour ainsi dire, d'un accès de politique rentrée.

He, comedia est: minuit sonne; on se lève, on se sépare; chacun s'agne sa chambre. Heureux celui qui peut trouver le sommeil à la suite de ce régime indigeste et irritant auquel il a été soumis toute la journée. J'en connais plus d'un dont les nerfs conservent un ébranlement fastidieux jusqu'au milieu de la nuit; le repos le fait, et il rallume sa bougie, l'infortuné, pour composer avec rage quelque brochure politique, ou pour écrire encore quelque lettre, de la longueur de celle-ci: *par la situation quoiqu'onne!* — Doucement, puis-je il faut poliquer! Monsieur le directeur, politiquement, toujours et quand même! Aussi bien ne s'usage pas encore à bout de mon latin politique. Je laisse les personnes pour vous dire deux mots des choses, avec votre permission, et en vous promettant de ne pas abuser.

On ne peut nier que la province n'ait été quelque peu surprise, se réveillant républicaine, un beau matin, de tres fort monarchique qu'elle s'était endormie la veille au soir. — C'est égal, disait ce jour-là certain propriétaire normand, c'est égal, c'est dur: — Franchement, le mot de république n'avait rien de bien rassurant; il eussait de redoutables souvenirs et l'embresment avec lequel les déocrates purs commençaient déjà la parodie de 93 n'était pas faite pour diminuer les appréhensions publiques. On eut donc peur, grand peur du mot. Ce fut l'effroi des premiers jours, passe cela, quand il fut clair qu'il ne s'agissait ni de spoliation ni de guillotine, la république en elle-même parut une chose à peu près naturelle, et beaucoup demandèrent s'ils n'étaient pas déjà républicains sans le savoir. En réalité, les dix-huit années de régime constitutionnel que nous venons de passer avaient fait faire à la nation au moins un essai de sa propre souveraineté; les moeurs publiques autant que les opinions se trouvaient donc préparées à cette forme démocratique que la révolution achevait et perfectionnait plutôt qu'elle ne la créait.

Puis, du nouvel état de choses pouvait naître d'immenses dangers; au dehors, au dedans tout semblait nous menacer. Plus que la guerre universelle, plus que la famine et la banqueroute, si c'est possible, il fallait redouter les doctrines socialistes, qui, ne s'arrêtant pas aux réformes politiques, prétendaient renouveler la société elle-même, comme si cette rénovation n'était pas l'œuvre du temps. De la zèle que tous les bons citoyens, de quelque parti qu'ils fussent, apportèrent à soutenir la république naissante; de

la leur adhésion spontanée, leurs sacrifices empressés, leur assiduité inespérée. Tous les autres intérêts cèdent aussitôt devant celui du salut public, et aujourd'hui encore, croyez-le, c'est ce même sentiment, cette même nécessité qui répondent à la république du dévouement de toutes les provinces sans exception. Les maïs et les intriguants du parti ultra-démocrate ne cessent de crier à la réaction; ils ne veulent point de républicains hors de leur petite église et révoquent en doute la sincérité des plus franches et des plus loyales adhésions. Interrogez donc ceux qui ont vu la province depuis février; ils vous diront, eux, que la réaction n'est qu'une puérilité de mot. Qu'il y a des réactionnaires en paroles, des mécontents qui s'eximent tout haut, des fondeurs qui raillent de bon cœur; mais quand il faut agir, quand il faut passer des paroles aux faits, les hommes gens se lèvent tout de suite comme un seul homme; ils sont prêts à donner leur bien, leur vie; ils n'épargnent ni soins ni peines; ils ne se rebutent pas; ils ne se fatiguent pas; ils viennent de loin offrir leur concours. Leur crédit auprès des populations, leurs lumières et leur expérience à ces autorités républicaines qui affectaient d'abord ou de les dédaigner ou même de les menacer. Et quand je parle ainsi, je le répète, je n'excepte aucun parti: les légitimistes ont donné comme les autres des gages à la cause commune; seulement, et c'est le grand grief qu'on a contre eux, ils restent intraitables sur la question de personnes; ils ne votent que pour les leurs, et ils sont d'une aristocratie superbe vis-à-vis de ces pauvres et risibles agents que le pouvoir central a l'humilité de choisir pour ses représentants en province.

Il ne restait à vous parler des rouges... Beau sujet, mais trop bien exploré, il vous avertissez cinq rouges, en tout et pour tout, dans notre petit androl, savoir, un médecin sans malades, deux repris de justice et deux maîtres, deux moitié fous, moitié idiots. Au premier mouvement, les paysans veulent partir, le fusil en main, pour Paris; mais ils ont prévenu les cinq qu'ils les emmenaient avec eux et qu'ils les feraient marcher devant la colonne. — En somme, l'opinion de la province sur cet admirable parti se résume en deux mots : *exécution et mépris*. Ah ! si nos Saint-Just de poche, nos Danton postiches, nos Robespierre d'occasion pouvaient à la fin se convaincre de cette petite vérité !

Et ce qui fait enragier nos cinq rouges, c'est que les récoltes ont été superbes, c'est que les vendanges s'annoncent très favorablement et nous promettront du vin supérieur en qualité et en quantité à celui de 46, qui avait bien son prix. Ces messieurs vont en vouloir à la Providence : une bonne petite famine eût bien mieux fait leur affaire. Heureusement, il leur reste l'espoir du choléra.

Agréz, mon cher directeur,...

X.

Chronique musicale.

La saison d'hiver s'annonce, pour les théâtres lyriques, sous les plus heureux auspices. Nous venons de voir déjà, dès le premier dimanche d'octobre, se réaliser une partie des promesses que nous avons énumérées dans notre précédent *Chronique*, et qui seront tenues jusqu'au bout, si le succès de l'opéra, le ballet de la *Fille de marbre*, a été couronné en scène avec le même luxe qu'il y a un an, et dans ce ballet ont reparu la charmante Fanny Cerrito et son brillant partenaire, M. Saint-Léon. La courte apparition que ce couple d'éminents danseurs fit, l'année dernière, sur la scène de la rue Lepelletier, avait laissé le plus agréable souvenir aux habitués de ce théâtre; aussi la séduisante Fatma et l'audacieux Menassés ont-ils été accueillis, à leur entrée, par les marques les plus bruyantes et les plus flatteuses de satisfaction et de joie. Les applaudissements et les bouquets se succédaient, jour après jour, sans interruption, à mesure qu'on admirait de nouveau la danse élégante, gracieuse, élevée, pure, originale, et en même temps si décente de la célèbre danseuse, et ses poses si séduisantes et pourtant si chastes, parce qu'elles ne sont inspirées que par le seul amour de l'art, par cette ardente passion du beau, qui, mérité, à bon droit, d'être appelée une sainte passion. L'enthousiasme que les Romains, les Florentins, les Bolognois, les Milanais, les Vénitiens, les étudiants de Vienne et les gentlemen de Londres professent depuis longtemps déjà pour la belle Cerrito, n'a donc plus rien qui nous doive surprendre. Qui pourrait, en la voyant, ne pas la partager? Et nous ne sachons pas que jamais le public parisien veuille demeurer en reste avec aucun des publics qui se piquent de bon goût et qui passent pour être doués de la fibre sensible propre à faire vivement éprouver les plus douces et les plus éivrantes émotions. Le succès de la *diva* Fanny a été aussi complet que possible. Rien n'a manqué pour légitimer complètement son retour parmi nous, ni l'empressement des spectateurs, ni la poésie des fleurs, ni la frénésie des battements de mains, ni les tumultueuses clamours du parterre rappelant, à la fin du spectacle, l'aimable héroïne de la soirée. Une bonne part de ces nombreuses et sympathiques démonstrations revient naturellement et légitimement à M. Saint-Léon. Il est certain que, si nous pouvions un jour nous décider à trouver beau et admirable un homme qui danse sur un théâtre, ce serait en voyant avec quel vigueur et quelle énergie M. Saint-Léon bat un entrechat, avec quelle énergie volubilité il fait la piroquette, à quelle hauteur prodigieuse il s'élève et fend l'air, tantôt perpendiculairement, tantôt presque horizontalement. Tous ces qualités essentielles qui caractérisent un excellent danseur, à dire d'experts, M. Saint-Léon les possède au degré de perfection la plus achevée. Or, quelle que soit notre façon personnelle d'envisager les choses relativement à l'emploi de l'homme dans le ballet, notre mission est, avant tout, de constater des faits. La reprise de la *Fille de marbre*, avec la rentrée des époux Saint-Léon, nous paraît donc devoir faire aisément prendre part à la publicité de l'Opéra en attendant

Jeanne la folle, le nouveau ballet de Perrot, et enfin le *Prophète*.

La réouverture du Théâtre-Italien a eu lieu le mardi 3 octobre. Dirons-nous avec la pompe accoutumée? Nous ne demanderions pas mieux que de le pouvoir dire; mais, pour être vrai, nous devons avouer que le public de cette soirée n'était pas tout à fait le même que celui qu'on avait l'habitude de rencontrer au théâtre de la place Vendôme. Non pas qu'il n'y eût des toilettes aussi élégantes et d'aussi riches parures que par le passé; mais la salle offrait cependant un autre aspect. Nous ne saurions dire précisément en quoi consistait la différence; toujours est-il qu'il y en avait une. Aux femmes qui occupaient, l'an passé, ces loges, d'un air si parfaitement aristocratique, ont succédé d'autres grandes dames, qui ne sont ni du faubourg Saint-Germain, ni du faubourg Saint-Honoré, ni de la Chaussée-d'Antin. Les coupes de remise ont sillonné, dit-on, ce soir-là, les rues du quartier Bâle. Mais peu importe à la *Chronique musicale*. Notre crainte, à nous, c'était de n'avoir pas de Théâtre-Italien cet hiver. Nous sommes heureux de reconnaître que les bruits singuliers qui avaient circulé avant le 1^{er} octobre, et qui faisaient naître en nous cette crainte, étaient entachés de fausseté autant que d'absurdité. Entre autres choses ridicules, qui prouvent bien que la calomnie ne prend aucune peine de raisonner, on racontait que, conformément à des vues d'économie mesquine, et vraiment impossible dans une administration dont le luxe est le principal élément, le nouveau directeur du Théâtre-Italien, théâtre lyrique s'il en fut jamais, voulait réformer son excellent orchestre. Un de ses conseillers lui avait dit, il est vrai, persuadé que deux flûtes, deux hautbois, deux clarinettes, deux bassons, quatre cors, deux trompettes et trois trombones étaient une pure superfluité, un faste, en quelque sorte monarchique, indigne de nos sévères mœurs républicaines. Avec moitié moins ce devait être plus que suffisant. Or, pour bien faire comprendre la portée de cette réforme à ceux de nos lecteurs qui ne sont pas complètement versés dans les connaissances musicales et les exigences de l'instrumentation moderne, nous demandons la permission d'user de la comparaison suivante : Supposez que quelqu'un vous dit : A quoi bon deux manches et deux basques à un habit? A quoi bon deux jambes à un pantalon? Un homme ne serait-il pas suffisamment vêtu avec un habit qui n'aurait qu'une manche et une basque, avec un pantalon qui n'aurait qu'une jambe? Il n'est personne qui ne sente tout d'abord l'absurde inconvenance d'une semblable question. Et c'est pourtant une mesure analogue, suggérée par le système du bon marché le plus hors de propos, qu'on attribue au directeur du Théâtre-Italien. Celui-ci a heureusement montré qu'il sait la-dessus tout ce que doit savoir un administrateur de théâtre lyrique. Et le jour de la réouverture nous avons eu le plaisir de voir danser l'orchestre à son poste, au grand complet, M. Tilman, l'habile chef en tête, et, autour de lui, ses acolytes distingués, MM. Gally, Kloss, Mermel, Terby, Chevillard, Dupreyer, etc., etc., et tous ces autres instrumentistes qui concourent, depuis longtemps, à l'éclat des représentations du Théâtre-Italien, avec autant d'honneur, sinon avec autant de gloire et de profit, que les plus célèbres chanteurs.

Le *Nabuccodonosor* de M. Verdi a fait les frais de la première et de la deuxième soirée. De tous les artistes qui chanteront pour la première fois cet ouvrage à Paris, il y a trois ans, il n'en reste plus qu'un cette année, M. Ronconi. A la vérité, celui-là seul souffrait, au besoin, à l'attrait de la représentation. Le rôle de *Nabucco* est le triomphe de M. Ronconi. Il le chante et le joue avec le plus remarquable talent. On ne saurait imaginer plus d'âme, de chaleur, de sentiment, de vérité, d'expression. Et l'on ne peut dire qu'il faut le plus louer en lui, de l'art du chanteur ou du mérite du tragédien. Le public a donc revu M. Ronconi avec le plus grand plaisir, et le lui a chaudement témoigné. Par malheur il y a entre lui et son nouvel entourage une distance trop marquée. Madame Bosio, qui débutait dans le rôle d'Abigail, est une artiste de talent, sans doute; sa voix à de bonnes qualités; mais le rôle mâle et passionné d'Abigail est au-dessus de ses moyens physiques. La faute en est peut-être à M. Verdi, qui ne paraît pas se soucier d'écrire des parties de chant que toutes les voix de femme puissent également chanter, même avec du talent. Quoi qu'il en soit, nous attendons de voir madame Bosio dans un autre ouvrage pour la juger avec plus de connaissance de cause. Nous pensons, d'ailleurs, qu'elle se montrera plus avantageusement dans un rôle doux, gracieux, modestement ambitieux; lorsque surtout elle n'aura plus qu'à lutter contre la peur insupportable d'un premier entrevue avec un public réputé difficile. C'est encore cette terrible peur qui nous empêche de porter aujourd'hui un jugement quelconque sur le talent de mademoiselle Sara, qui a débuté, le même soir, dans le rôle de Fenena. Cette jeune et très jolie chanteuse est la sœur de madame Albertazzi, qui tenait, il y a quelques années, une place honorable à notre Théâtre-Italien, et que la mort a prématurément frappée à Londres, l'an passé. Malgré la peur qui a fâcheusement dominé mademoiselle Sara tout le temps de la représentation, elle a dit cependant la prière du quatrième acte : *Oh! dischiuso è il firmamento*, de manière à obtenir de justes encouragements. Deux chanteurs débutaient aussi dans *Nabuccodonosor*; l'un, M. Arnoldi, qui se nommait Arnou, à l'Opéra, il n'y a pas très longtemps, a une assez bonne voix de basse, qui manque malheureusement d'un peu de fermeté dans l'accentuation de son chant, et qui a de plus une légère tendance à se tenir au-dessus du ton; l'autre, M. Soldi, est un ténor qui fait au contraire tous ses efforts pour ne pas rester constamment au-dessous, mais dont la bonne volonté est trop rarement récompensée, au gré des oreilles délicates des auditeurs.

Samedi, pour la troisième soirée de réouverture, madame Persiani a fait sa rentrée dans la *Lucia*. On a de nouveau applaudi cette merveilleuse hardiesse de vocalise, qui se

jour des difficultés les plus ardues avec la plus surprenante aisance et un art qui tient du prestige. Que n'avez-vous pas dit à cet égard mainte et mainte fois, en parlant de madame Persiani! Nous ne pourrions que nous répéter; ce dont nous ne nous lassons pas davantage, il est vrai, qu'on ne se lasse de rendre hommage à un talent qui vous frappe toujours d'étonnement, et vous pénètre de plus en plus d'admiration, chaque fois qu'on l'entend. Il est bien regrettable qu'à tant de précieuses qualités, acquises par un travail opiniâtre, la nature ait refusé de joindre le don d'un bel instrument. Il n'est guère de voix d'un timbre plus inégal que celle de madame Persiani. Mais, pour les connaisseurs, c'est une raison de plus d'applaudir à ses succès. Est-ce rien de plus digne d'éloges que l'artiste triomphant, à force d'étude, des entraves qu'une nature jalouse lui suscite à chaque pas?

Pour être juste envers tout le monde, nous ajouterons ici que ce que nous venons de dire à la louange de madame Persiani s'applique en tout point à mademoiselle Nau, qui a chanté avec un immense succès le rôle de Lucia à l'Opéra, la veille du jour de la rentrée de madame Persiani au Théâtre-Italien. Entre la cantatrice italienne et la cantatrice française, il est impossible de décider laquelle l'emporte. L'une a la voix plus douce; l'autre l'a plus mordante. Celle-ci vous saisit vivement, profondément, comme malgré vous; celle-là vous heurte harmonieusement, sans que vous y preniez garde, sans que vous songiez aucunement à vous défendre. Le mieux est assurément de laisser en suspens la question litigieuse de préférence, et de s'abandonner entièrement, sans préjugés de nom, d'école ou de nation, à un charme délicieux que toutes les deux font goûter à qui les écoute alternativement.

C'est dans la *Lucia* que M. Bordin, qui parut naguère, comme en passant, sur notre première scène lyrique française, a débüté au Théâtre-Italien, par le rôle d'Elzoldo. La tâche était rude, d'avoir à lutter à la fois contre les souvenirs de Rubini, de Moriani, et de Mario. L'on ne sera donc pas trop surpris d'apprendre que M. Bordin n'a pu parvenir à les effacer d'un seul coup. Mais s'il n'a pas l'art infini de Rubini, l'expression chaleureuse de Moriani, toute la grâce de Mario, il a cependant des qualités estimables qui donnent assez bon espoir pour lui dans l'avenir. Sa voix a quelque analogie avec celle de M. Mario, c'est à dire qu'elle est d'une nature plutôt gracieuse que forte. On ne peut d'ailleurs l'apprécier d'une manière complète après une seule soirée, la plus difficile de toutes, la première où l'on se présente devant un public qui passe pour avoir d'autres habitudes, qui est censé regretter encore, et avec juste raison, en supposant, toutefois, qu'il est resté le même que l'an dernier. Les Italiens, qui jugent ordinairement les chanteurs avec autant de promptitude que de rigueur, diraient peut-être de suite que M. Bordin n'est pas un ténor di *Carlo*, c'est à dire qu'il n'est pas en état de tenir le premier rang de ténor sur un théâtre de premier ordre. Nous nous attendons, pour nous prononcer, que nous n'ayons plus à faire la part de l'émotion bien naturelle sans doute en pareille occasion, mais aussi bien gênante.

M. Arnould s'est bien acquitté du rôle de Raimondo. Quant à M. Soldi, dans l'unique scène du rôle d'Arturo, il a eu plus de peine encore que l'avant-veille à se mettre d'accord avec l'orchestre. S'il y va toujours de ce train, on ne peut prévoir à quel diapason il chantera au mois de mars prochain.

P. S. La deuxième représentation de la *Lucia* qui a eu lieu mardi, a montré nos virtuoses plus rassurés, et l'effet a été, de tout point, supérieur à l'effet de la première dont nous venons de rendre compte. G. B.

Correspondance.

M. A. M. à Lille. — Nous avons reçu trop tard, monsieur, les dessins qui doivent accompagner le récit de la fête de la fraternité à Lille. Nous sommes donc forcés de renvoyer ce récit à notre prochain numéro. Nous y ferons entrer, autant que cela dépendra de nous, l'épisode dont vous adressez le tableau en termes si dignes d'être reproduits.

M. A. Jamar, à Bruxelles. — Nous ne comptons pas, monsieur, revenir sur les *Fêtes de septembre* célébrées avec tant de pompe à Bruxelles. C'est par oubli et non avec intention que nous n'avons pas cité l'ouvrage auquel nous avons emprunté les dessins qui accompagnent le récit que nous avons publié dans notre numéro du 7. Il ne nous en coûte pas de rendre justice à votre charmante publication, ni plus qu'à tout talent spirituel de votre dessinateur, M. A. Hendrick, qui n'est pas pour nous une nouvelle connaissance.

M. F. L. à Strasbourg. — Nous nous mettons en mesure, monsieur, pour célébrer les fêtes de l'Alsace. Nos dessinateurs sont prêts de se mettre en route. Nous n'épargnerons rien pour que l'*Illustration* s'associe dignement à cette commémoration séculaire de la réunion de votre province à la France. Tenez-vous informé de tout ce que vous apprendrez et ne craignez pas d'engager les artistes de votre pays à nous communiquer des croquis. Il faut, on se souvient, dans toute l'Europe, de cette patriologie solennelle.

M. le docteur B. à Tenin-el-Had (province d'Alger). — Nous avons reçu l'article et les dessins, monsieur; nous les publierons.

M. T. P., à Bordeaux. — Les *Journées illustrées de la Révolution de 1848* sont parvenues à la vingtième livraison. Il y en a une cent, qui comprendront le récit et la représentation des événements, ainsi que les portraits des personnages, jusqu'au vote de la Constitution. Ces deux livraisons composeront un volume du format de *l'Illustration*. Quant à la suite de l'histoire, les événements en décideront. C'est surtout l'originalité des scènes révolutionnaires qui donne de l'intérêt à ce recueil et qui lui vaut le succès de curiosité qu'il obtient. Si cet intérêt se maintient, ce qu'à Dieu ne plaise, après la constitution votée et le gouvernement constitué, *l'Histoire illustrée* continuera; et si les circonstances deviennent régulières et normales, elle se bornera à un volume qui sera l'œuvre complète que nous avons voulu faire. Voilà, Monsieur, la réponse à vos questions.

Horloge indiquant les heures dans les principales villes du Globe par rapport au méridien de Paris.

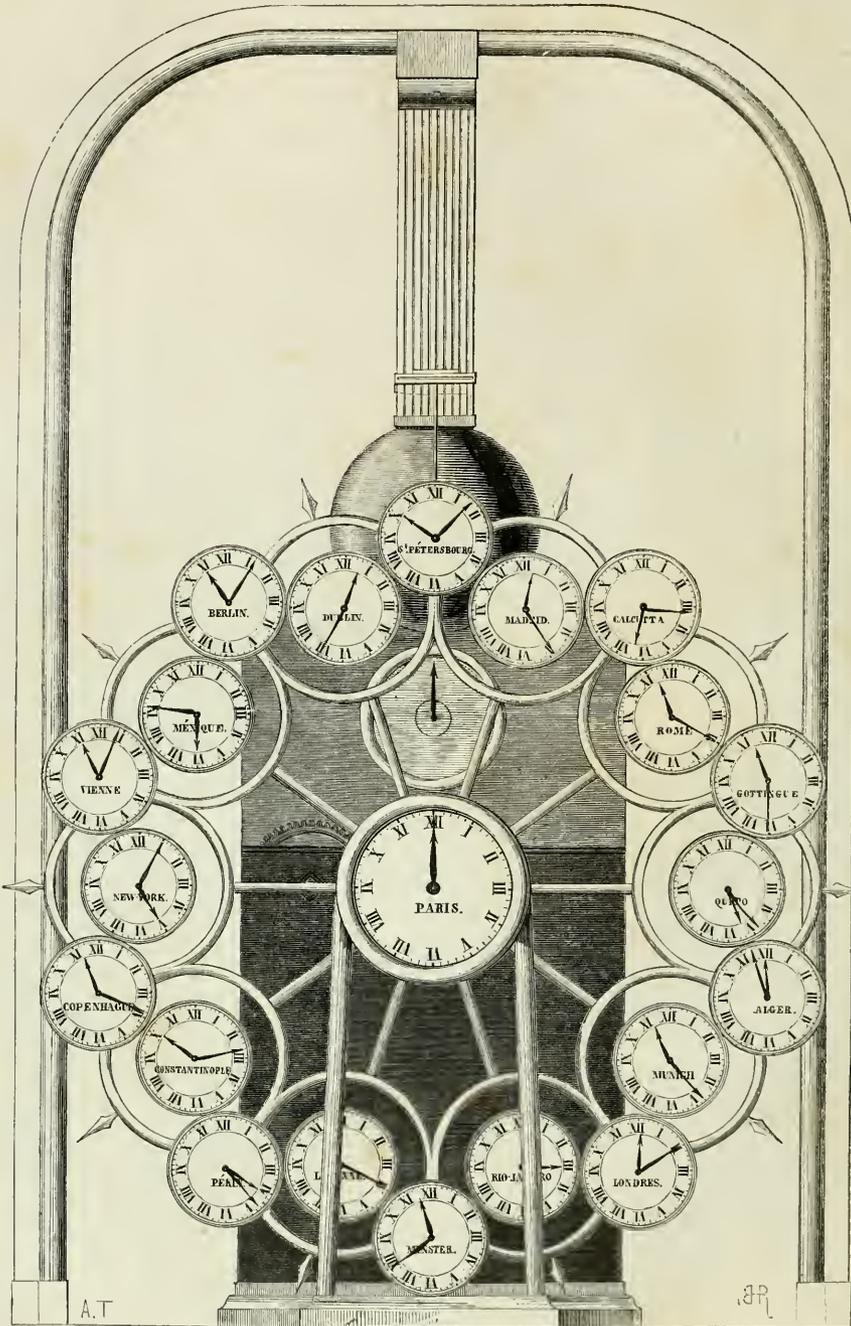
Il existe à Munster une horloge dont nous donnons le dessin en substituant le cadran de Paris au cadran de Munster au centre de la figure, la plupart de nos lecteurs étant plus habitués au méridien de Paris. Le problème résolu est celui-ci : *Connaissez l'heure qu'il est à Paris, quelle heure est-il à Saint Pétersbourg, Madrid, Calcutta?* etc.

Nous allons donner les deux méthodes employées le plus fréquemment pour répondre à cette question. L'une d'elles est toute mécanique et d'une exécution facile, mais la justesse des résultats dépend de la perfection de l'instrument. Nous conseillons donc toutes les fois que l'on voudra obtenir un chiffre positif d'avoir recours à la seconde méthode, qui au reste est aussi fort simple et ne demande d'autre connaissance que celle des quatre règles.

Nous nous sommes bornés dans cette note à donner les moyens de résoudre le problème sans entrer dans des considérations qui, bien que pleines d'intérêt, eussent pu nous entraîner trop loin. Nous renvoyons pour les détails aux traités de géographie.

Pour connaître l'heure que doivent marquer les horloges des différents pays indiqués sur la figure lorsqu'il est midi à Paris, il faut que chacune de ces horloges soit réglée de la même façon, c'est à dire que le midi soit pour toutes le moment où le soleil passe au méridien dans chacun de ces points du globe, ou, ce qui revient au même, les instants où il passe dans le plan du méridien de Paris comptés à partir du moment où il est midi à Paris. Ainsi la figure représente les heures ou chaque pays indiqué sur le cadran doit passer dans le méridien de Paris à partir du moment où Paris passe lui-même au méridien.

Si l'on a une sphère à sa disposition, pour connaître l'heure que l'on compte dans un pays lorsqu'il est midi



dans un autre, il suffit de placer ce dernier sous le méridien et en fixant sur 12 heures l'aiguille du cadran qui environne le pôle, puis en faisant tourner le globe jusqu'à ce que le lieu dont on cherche l'heure soit arrivé sous le méridien; l'aiguille marque alors sur le cadran l'heure demandée: elle est après midi, si l'on a fait tourner le globe à l'orient, et avant midi dans le cas contraire.

Mais le plus ordinairement on ne possède pas de sphère, ou ce n'est qu'à titre d'ornement. Il est impossible alors de compter sur l'exactitude surtout lorsqu'il s'agit de fractions aussi petites que des minutes; il faut alors rechercher la longitude du point du globe à partir de Paris. On obtiendra l'heure par un calcul fort simple.

La terre est divisée en 360 degrés. La révolution complète de la terre s'effectuant en 24 heures, chaque degré est parcouru en 4 minutes $\frac{1}{15}$. Donc pour avoir l'heure d'un point quelconque du globe lorsqu'il est midi à Paris, il suffit de connaître la longitude de ce point prise par rapport au méridien de Paris et de multiplier cette longitude par 4, puis d'ajouter ou retrancher le produit suivant que le point du globe dont il s'agit est situé à l'est ou à l'ouest du méridien de Paris, c'est à dire toutes les fois qu'il est plus grand ou plus petit que 180 degrés.

Ce moyen est des plus simples, et avec un dictionnaire de géographie on peut calculer les heures comparatives de tous les points du globe. Dans la table que nous joignons à cette petite explication les degrés sont des longitudes. la lettre qui suit indique si c'est Est ou Ouest: elle est suivie du signe — ou +, suivant qu'il est nécessaire d'ajouter ou de retrancher. La différence est celle qui existe entre l'heure du méridien de Paris et celle du pays indiqué; puis enfin l'heure, véritable objet des recherches.

Villes.	Degrés.	Différences.	Heures.	Villes.	Degrés.	Différences	heures.
Paris.	0	»	12	Rio-Janciro.	45°, 5 0	+ 3 »	3 »
Saint-Pétersbourg.	27°, 58 E	— 1 51	10 8	Munster.	5°, 16 E	— » 21	11 39
Madrid.	5°, 53 O	+ 0 22	12 22	Pékin.	111°, 7 0	+ 7 36	4 24
Calcutta.	86°, 8 E	— 5 44	6 16	Constantinople.	26°, 35 E	— 1 46	10 14
Rome.	10°, 7 E	— 0 40	11 20	Copenhague.	10°, 14 E	— » 41	11 19
Gerttingue.	7°, 33 E	— 0 30	11 30	New-York.	76°, 18 0	+ 5 3	5 5
Quito.	81°, 5 0	+ 5 24	5 24	Vienne.	15°, 2 E	— » 56	11 4
Alger.	44°, » E	— » 3	11 57	Mexico.	101°, 23 0	+ 6 46	6 46
Munich.	9°, 14 E	— » 37	11 23	Berlin.	11°, 22 E	— » 44	11 16
Londres.	2°, 26 O	+ » 10	12 10	Dublin.	8°, 39 0	+ » 35	12 35

On s'abonne *directement* aux bureaux, rue de Richelieu, n° 80, par l'envoi *franco* d'un mandat sur la poste ordinaire Lechevalier et C^o, ou près des directeurs de poste et de messageries, des principaux libraires de la France et de l'étranger, et des correspondances de l'agence d'abonnement.

PAULIN.